



# UNE VIE DANS L'OMBRE

Colonel Thierry Jouan

**13 ans au Service Action**

**6 ans au service de**

**S.A.S. le Prince Albert II de Monaco**

 éditions du  
**ROCHER**

DOCUMENT

# Une vie dans l'ombre

Colonel (e.r.) Thierry Jouan

Une vie  
dans l'ombre

 éditions du  
**ROCHER**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de Monaco. Arrivé comme simple capitaine et détaché de l'Armée française, il fut le premier aide de camp du jeune Prince Albert, sur demande de Son père. On peut dire qu'il a « essuyé les plâtres » !

Des années après, je me rends compte qu'il avait raison et que j'aurais dû l'écouter. Et je n'aurais peut-être pas été obligé de mettre un genou à terre en prenant cette gifle. Ou elle aurait peut-être été moins violente !

Moi, le militaire endurci et aguerri : officier parachutiste, paracommando, forces spéciales, services secrets, service Action, aide de camp. Ce n'est pas possible, j'ai été foudroyé, il faut que je me réveille ! Mais, je suis réveillé, justement, je viens de prendre une gifle et c'est là le problème.

Moi, l'enfant dynamique, toujours plein d'idées et prêt à faire les « 400 coups », le fils d'une modeste famille française de quatre enfants, sans titre ni richesse. Moi qui voulais montrer au monde entier ce dont j'étais capable de faire, sans le cacher hormis sur ma tenue militaire d'où pendent d'innombrables décorations, tel un général mexicain... Moi qui rêvais d'offrir cette mutation à ma femme Jacqueline qui n'espérait que ça, après toutes ces années à m'attendre et à élever seule nos enfants. Retourner à Monaco, chez les siens, là où je l'ai rencontrée, là où nous nous sommes mariés et où nos deux enfants Marie-Aude et Arnaud ont vu le jour. Je lui devais bien ça !

Moi, le jeune homme capricieux qui n'ai fait que ce qu'il voulait pendant toutes ses jeunes années, à se faire plaisir, à ne prendre que le plaisir de la Vie, jusqu'à mettre la sienne en jeu

et parfois en péril, tel un épicurien avide de sensations fortes !

Moi qui ai délaissé cette femme adorable et nos jeunes enfants pour voyager, barouder, guerroyer, engranger des expériences, de manière égoïste.

Moi qui pensais bien faire, faire bien, lui faire plaisir avec ce « come-back ».

Moi qui voulais être désormais présent à la maison, à enfin pouvoir élever mes enfants, les écouter, leur faire plaisir, aller déjeuner tous ensemble au « macdo ».

Tout faux. J'ai tout raté. Je suis tombé bas, très bas, exactement là où je ne voulais pas, là où je ne devais pas tomber.

Comme Icare, je suis monté haut, trop haut et je me suis brûlé les ailes. Je suis en train de tomber, je vacille, je me fracasse par terre.

Le rêve vient de se terminer, comme si on me réveillait brutalement, avec un verre d'eau. Moi qui ai mis quatre ans pour accéder à ce poste prestigieux. Moi qui voulais, par le biais de cette mutation des services secrets au Palais Princier de Monaco, faire une rupture franche et irréversible avec le monde du silence, du secret, des missions confidentielles dont je ne pouvais jamais me vanter. Dieu m'est témoin que j'en ai rempli, au nom de la France, des actions secrètes dont je ne suis pas très fier et que j'essaie encore aujourd'hui d'oublier, malgré mes cauchemars qu'elles ont provoqués. Je cherche à me repentir de mes absences prolongées dans des pays lointains et exotiques sans donner une quelconque information à ma femme et mes

jeunes enfants, pour renaître dans ce milieu totalement nouveau qu'est, pour moi, Monaco, les honneurs, les rencontres de personnes de haut niveau, les voyages officiels, mais aussi les paillettes, la Jet Set, le monde de la facilité, du plaisir, du « pouvoir faire », et surtout du « pouvoir enfin le montrer »...

Le rêve s'est transformé en cauchemar, un de plus, sans que je m'en rende compte.

\*

Dès mon retour du Palais, Jacqueline, mon épouse à qui je n'ai jamais pu cacher une vérité très longtemps et qui a toujours eu ce fameux sixième sens que les hommes ne possèdent pas, sent tout de suite que quelque chose ne va pas. Elle me suit silencieusement dans le salon, je m'assois et lui annonce ce que je viens d'apprendre. Sa réaction est, comme d'habitude : le silence, la stupéfaction, l'incompréhension, les questions, la colère puis l'analyse calme du problème. Elle me demande gentiment si je me sens de partir demain, si je veux en parler aux enfants. Très rapidement, je lui confirme mon intention de partir quand même, d'en parler le plus calmement possible et sans exagérer la situation ; je ferais tout mon possible pour rester souriant et à la hauteur.

La semaine à New York se déroule magnifiquement pour mes enfants et ma femme. C'est une grande joie et un grand moment qu'ils ne sont pas prêt d'oublier. Moi non plus, je ne suis pas prêt d'oublier cette semaine ! Mais pas pour les mêmes raisons. Durant toute la semaine et entre deux visites, je ne fais que penser, repenser, chercher, réfléchir, analyser, ressasser tout ce qui s'est passé dans les derniers mois. J'en oublie l'essentiel :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toutes les boîtes de conserve que je veux, je n'ai qu'à me servir avec l'accord de Guy. Malheureusement, acheter de la viande en ville n'est pas possible vu l'état sanitaire des marchés locaux. Je donne toutes les semaines quelques dollars à Sandra en lui demandant de gérer cet argent et d'acheter les produits que je souhaite. Les prix étant tellement dérisoires, je lui demande toujours d'en acheter un peu plus pour ses enfants et sa famille. Elle apprécie cette confiance. Elle me le rend bien dans la tenue de ma maison et dans la préparation de mes repas. Je ne la vois que pour le déjeuner, elle travaille en « journée continue ». Je pars le matin à sept heures trente, en la croisant occasionnellement, et je rentre le soir après son départ. Elle a cuisiné et préparé mon dîner. En revanche, je ne veux pas qu'elle s'occupe de ma chambre. Personne ne doit entrer dans mon cocon. Sauf moi. D'ailleurs, je la ferme à clef.

Pour tous les jours, je me fixe une liste de tâches à vérifier et à contrôler : le bon état du groupe électrogène, le plein du jerrican d'essence, l'état du circuit et du tableau électrique, car les rongeurs et les insectes adorent s'y réfugier et tout faire sauter au prix de leur vie. Je programme un emploi du temps pour Sandra de manière à ce que, malgré mon absence, elle sache ce qu'elle doit faire tous les jours : du nettoyage, du rangement, de la lessive, du repassage, de la cuisine, les courses au marché. Comme elle sait lire et écrire, je lui mets en place un petit tableau où elle peut m'écrire tout ce dont elle a besoin, notre meilleur moyen de communication.

J'agis de même pour mon gardien, John, jeune homme sans aucune formation professionnelle, plein de bonne volonté, et connu de tous, et de toutes car grand charmeur, dans ce quartier dit « résidentiel ». Je suis certain qu'il pourra se révéler d'une

grande utilité pour mon installation mais qu'il lui faudra changer certains de ses comportements. Je ne me formalise pas, on verra bien plus tard. Après lui avoir fait signer un contrat en bonne et due forme, je lui verse un salaire modeste mais suffisant. Je lui donne des consignes strictes et simples : les rondes à telle heure et à tel endroit, le contrôle et la fermeture de toutes les portes et fenêtres à dix-neuf heures, à la tombée de la nuit, la fermeture du portail d'entrée. Combien de fois l'ai-je remis à sa place et sermonné parce que, en rentrant de mon travail, je le trouve juste à l'extérieur de la villa, portail ouvert... « Monsieur John » fait la cour à quelques demoiselles qui viennent le voir puisqu'il ne peut pas se déplacer. Je crois que je n'ai jamais réussi à lui faire peur, car il me dit toujours que c'est la dernière fois... Et il trouve toujours une bonne raison ! J'ai même décidé de retenir chaque fois une amende sur son salaire, mais cela me fait de la peine car il vit chichement. Le petit salaire que je lui verse correspond vraiment au minimum vital en Afrique. Je ne peux pas l'employer la nuit, car il n'a pas les compétences requises et la compagnie rechigne à des dépenses supplémentaires. Il arrive le matin à sept heures, soit trente minutes avant mon départ, et me quitte tous les soirs vers vingt heures, après m'avoir demandé l'autorisation de partir. Nous avons trouvé un arrangement pour le week-end. Il vient travailler le samedi matin, principalement pour des travaux de jardinage et de bricolage. Sandra, elle, ne vient pas le week-end. Elle le voudrait bien mais je ne le souhaite pas car je tiens à rester seul et faire ce que je veux, comme je l'entends, sans que quelqu'un me regarde et m'écoute.

Lors des rares dîners qu'il organise chez lui, Guy me présente à quelques Européens. Je ne garde aucun contact, je ne suis pas venu pour ça. Il commence à douter de la vraie raison de

ma présence. Mais je me révèle plus fort que lui, je suis un menteur professionnel, en survie, et rien ne pourra me faire avouer. Il m'enseigne minutieusement les tenants et aboutissants du parfait logisticien. À l'issue de son cours, il me donne à lire des tonnes de manuels en anglais, tellement détaillés que je ne sais pas par où débiter. Je l'entends commencer à téléphoner, à se plaindre, à crier, à demander des explications, des horaires, des dates, des confirmations. Bien souvent, son tempérament vif et entier prend le dessus et il vaut mieux ne pas se trouver dans son bureau.

J'étais « domicile » juste à l'entrée du bureau de Guy, squattant celui d'un autre collaborateur, absent pour congé maladie, une longue maladie... et que je ne rencontrerai jamais. Comme pour ma villa, je passe mes premières heures à nettoyer ce lieu qu'ils appellent « mon bureau », ainsi que mon ordinateur d'une autre époque et dont le clavier est illisible par la crasse.

Après quelques jours d'installation, je prends l'initiative de demander à Guy s'il peut me confier quelques tâches professionnelles à exécuter, comme si j'étais son adjoint. Juste histoire de me dire que je sers à quelque chose et que je ne vole pas mon salaire.

Lors des quelques déjeuners ou dîners que nous partageons, toujours en présence de sa femme, les questions reviennent inmanquablement sur les raisons de ma présence à Entebbe. Pourquoi le grand patron de la société ES-Ko m'a-t-il envoyé ici pour être formé et apprendre le métier ? Est-ce pour prendre sa place ? Pourquoi avoir quitté Monaco et le Prince ? Pourquoi je ne bois pas d'alcool ? Toujours et encore la même question.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soleil. Je me réjouis des heures que je vais passer à écouter de la musique provenant du baladeur de Marie-Aude dont je cale les écouteurs sur mes oreilles, et lire les différents romans que j'ai commencés.

En ce joli mois de mai, je m'imagine Monaco s'épanouissant au sortir du printemps. J'adore cette période de l'année. Ce sont les « beaux jours », les journées rallongent et les Monégasques doivent en ressentir les premiers effets bénéfiques. En Ouganda et à Entebbe, nous n'éprouvons pas la même chose. Le mois de mai est un mois comme les autres, sinon qu'il est moins pluvieux, que les effets du soleil sont plus fortement perceptibles et que la crème solaire devient obligatoire.

Mon travail de mémoire progresse bien, mon corps amaigri me donne la sensation d'être en pleine forme et d'avoir fait le plein de tonus musculaire. Je ne ressens plus mon état de manque, je me sens de mieux en mieux dans ma tête. Ce sentiment temporaire d'état de grâce se trouve renforcé par deux bonnes nouvelles qui viennent de me parvenir discrètement, la première par Jacqueline, la deuxième par mes contacts à Monaco pour un futur emploi en Principauté.

L'appel téléphonique matinal de Jacqueline, en ce début du mois de mai, le 3 pour être précis, est certainement celui qui aura le plus bouleversé notre vie de famille, totalement et radicalement. S.A.S. le Prince Albert II vient d'accepter la demande de naturalisation monégasque de Jacqueline. Elle a reçu la réponse officielle de Philippe Narmino, directeur des services judiciaires de Monaco et ami. Jacqueline ne peut retenir sa joie, elle crie, pleure, hurle même. Il me faut plusieurs secondes pour la calmer, la raisonner pour pouvoir, enfin, la

féliciter. De plus, elle m'apprend que nos enfants, Marie-Aude et Arnaud, se trouvent aussi sous le couvert de cette naturalisation !

Enfin une bonne nouvelle ! Désormais, il faut impérativement que Jacqueline aborde, seule et le plus vite possible, les derniers obstacles du parcours du combattant, côté français. L'acceptation de la renonciation à la citoyenneté française. Heureusement, elle intervient en un temps record et Jacqueline est naturalisée monégasque par l'Ordonnance Souveraine n° 571 (décret du Journal officiel en date du 29 juin 2006). Les enfants aussi *de facto*.

Quelques jours plus tard, je reçois, par un de mes contacts à Monaco, confirmation de la création, prévue durant l'été, d'une société basée en Principauté, ayant pour vocation la gestion d'un domaine viticole situé dans le Var et d'une source d'eau en Corse. Ancien commercial et homme « de confiance » des expropriétaires d'une marque de champagne très connue, il me contacte plusieurs fois pendant mon séjour à Entebbe pour me confirmer la volonté de son patron, reconverti grâce à l'acquisition d'une marque d'eau pétillante corse, d'acquérir un domaine de vignoble, situé à Carcès dans le Var, et de m'en confier la direction et la gestion. J'accepte la proposition bien que ne buvant plus une goutte d'alcool. Néanmoins, ma condition est simple, je souhaite gérer ce domaine à partir d'un bureau à Monaco et j'accepte l'idée de séjourner à Carcès quelques jours par semaine.

Ces deux bonnes nouvelles sont légèrement assombries par le conseil appuyé de mon médecin-chirurgien et ami, Tristan Lascar, pour un retour à Monaco le plus vite possible en vue

d'une opération chirurgicale. Je souffre depuis des années de certaines complications intestinales. Cela a commencé au printemps 1994 pendant une mission et opération secrète dans une petite enclave maritime africaine. Le problème devient de plus en plus important et mes saignements ne sont pas de bon augure, particulièrement en Ouganda où les mesures sanitaires se révèlent être en dessous de la norme minimale. Tristan me conseille donc de rentrer et de prendre, dès mon retour, rendez-vous avec le spécialiste du centre hospitalier *Princesse Grace* en vue d'une opération immédiate.

Couplé aux deux premières bonnes nouvelles, ce conseil me pousse à prendre la décision de terminer au plus vite ma métamorphose et me tenir prêt à rentrer à Monaco pour, tout d'abord, retrouver ma famille et fêter leur toute nouvelle nationalité, mais ensuite pour mettre en place les premières pierres de ce futur travail que l'on me propose sur Monaco.

Ma lettre de démission est écrite très rapidement et envoyée aux bureaux de la société ES-KO à Monaco. Franco Zanotti ne me fait aucun problème et comprend intelligemment la situation dans laquelle je me trouve. Mon retour est programmé pour le 1<sup>er</sup> juin et, dès le lendemain, je dois consulter le spécialiste à l'hôpital de Monaco pour une opération prévue le 13 juillet. J'ai juste le temps de dire au revoir à Guy qui ne comprend pas ce retour subit, malgré mes explications médicales. Mais les adieux sont beaucoup plus difficiles avec Sandra. Elle pleure longuement en me suppliant de l'emmener avec elle. C'est également émouvant pour moi. Je lui laisse de quoi vivre confortablement pendant quelques mois car je ne sais pas si, après mon départ, elle sera maintenue dans ses fonctions. En revanche, pour John, un sympathique « *good bye and take*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sentiment favorable concernant mon choix ne supprimera pas une probable « remontée de bretelles » dans le bureau du colonel, deux jours plus tard.

Nous sommes déjà fin juin et les beaux jours sont bien présents. Je suis évidemment convoqué par mon commandant de compagnie, le capitaine Masson, également un « vieux chibani ». C'est un officier rang issu au mérite du corps des sous-officiers. J'ai beaucoup de respect et d'estime pour cet homme robuste et aguerri qui venait du 13<sup>e</sup> régiment de dragons parachutistes, ce prestigieux et unique régiment de l'armée française qui parachutait, en temps de paix, des équipes de spécialistes pour produire et transmettre du renseignement derrière les lignes ennemies ou dans des pays « hostiles ». Il savait lui aussi ce qu'était le 11<sup>e</sup> Choc et me félicite pour mon choix. J'avoue ne pas rectifier. En fait, il est évident pour moi que ce n'est pas mon choix. La situation est pour moi évidente, le service Action m'a contacté et choisi. J'avais simplement la possibilité de dire « non ».

Le matin de mon entretien avec mon colonel, je prends la peine de repasser mon « treillis de parade » plus que de coutume. Je vérifie scrupuleusement tous les insignes, brevets et décorations. Tout doit être strictement à sa place et brillant. Je répète dans ma tête des dizaines de fois la manière de se présenter réglementairement au chef de corps. On ne le voyait que très rarement mais, quand on le croisait ou lorsqu'on était convoqué, on ne pouvait pas ne pas être concerné. C'était le « bon Dieu » pour nous, il avait droit de vie ou de mort pour notre toute jeune carrière. Une punition, une seule, et notre carrière était terminée, finie, promise à un grade maximum de capitaine : « capitaine au long cours ! »

Je ne suis pas très sûr de moi lorsque je rentre dans ce vaste bureau très lumineux au dernier étage de la tour de commandement et surplombant une bonne partie des infrastructures du régiment. Après avoir salué respectueusement le drapeau du régiment, je fais de même envers le colonel Rioufol et me présente, au garde-à-vous, le plus rigoureusement possible. Il prend la parole sans me donner l'ordre de me mettre au repos, ce qui me met mal à l'aise immédiatement et me garde crispé. Sa voix est calme et posée, celle d'un homme qui possède de nombreuses années de service et, comme nous disions entre nous, « un bon paquet d'heures de vol ».

Il n'a pas l'air étonné d'apprendre mon départ chez les « barbouzes » car il m'annonce :

« Bien que je ne les apprécie pas, ni ne conçoive leurs manières d'opérer, je dois avouer que les services spéciaux que vous avez accepté de rejoindre ont la puissance de pouvoir recruter qui ils veulent. Et les meilleurs en général. Vous faites partie de mes meilleurs officiers et je vous l'ai prouvé par votre très bonne notation et ce stage à l'E.T.A.P. pour votre formation de chuteur militaire. Ils vous ont détecté, approché, recruté, et c'est normal. Cela veut dire que je ne m'étais pas trompé sur votre valeur. Dommage pour le régiment, je vous avais prévu pour commander une compagnie de combat dans deux ans. Votre départ fera un heureux à qui je n'avais pas prévu de commandement. Bonne chance et bonne route ! »

Toujours au garde-à-vous, il vient vers moi pour me serrer la main et clore très froidement cet entretien. Je sens l'homme déçu, un peu triste de perdre un officier. Je le salue de nouveau et fait mon « demitour, droite » le plus proprement du monde car

la dernière impression visuelle ou gestuelle est toujours importante pour moi.

Je suis rassuré, j'ai la bénédiction de mon colonel pour quitter le régiment. Je fonce rendre compte à mon capitaine du contenu de cet entretien. Puis à tous mes copains lieutenants du régiment. Je suis fou de joie. Nous sommes déjà début juillet et il ne me reste plus que quelques semaines avant notre déménagement !

Dans ma tête, je suis déjà parti. Il ne me reste plus qu'une semaine complète à servir dans ma compagnie de combat, puis ce sera l'occasion d'effectuer ma reconnaissance de logement à Orléans en vue de mon déménagement, prévu pendant mes trois semaines de congés du mois d'août. Mes journées sont consacrées à clore tous mes dossiers en cours, à dire au revoir à tout le monde avant le rush des vacances et, bien sûr, à organiser quelques « pots de départ ». Il y en a eu quelquesuns... Particulièrement un qui s'est terminé très tôt le matin et dans un état plus qu'avancé. Les épouses de tous les lieutenants s'étaient concertées et avaient organisé, sur le pied de guerre, une soirée pour commémorer mon départ. Heureusement pour moi, Jacqueline est là et c'est elle qui me ramène.

Deux jours après cette fête mémorable, nous partons rechercher un appartement à Orléans.

Ma future affectation au « centre parachutiste d'entraînement spécialisé », appartenant au 11<sup>e</sup> Choc, se trouve dans le petit village de Cercottes, situé à dix kilomètres au nord de la ville. Nous ne connaissons personne dans cette partie de la France, bien que mes parents y aient habité pendant quelques

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Notre groupe de « nouvelles recrues » est composé exclusivement d'hommes, six militaires d'horizons différents. Toujours le même type de recrutements, des futurs « barbouzes » triés sur le volet et issus des régiments parachutistes traditionnels comme les 1<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> R.P.I.Ma, le 1<sup>er</sup> R.C.P., le 13<sup>e</sup> R.D.P., etc.

Je viens d'un de ces régiments parachutiste mais je n'ai pas le profil type d'un barbouze !

Dans notre stage de formation, cursus 1987-1988, baptisé très rapidement « promotion Walid Gordji », du nom de ce diplomate iranien impliqué dans la « guerre des ambassades » entre la France et l'Iran à la fin de l'année 1987, la disparité officier/sous-officier est assez importante et contraire à la pyramide usuelle des grades dans l'armée française. Nous sommes quatre officiers, dont deux officiers supérieurs avec le grade de chef de bataillon pour l'un et commandant-commissaire pour l'autre, un lieutenant et moi, jeune capitaine. Deux sous-officiers viennent clore le compte, tous deux adjudants et dont l'ancienneté ne fait aucun doute à leur « gueule de baroudeur » !

Le trio 1<sup>er</sup> R.P.I.Ma, 13<sup>e</sup> R.D.P. et 1<sup>er</sup> R.C.P. est bien représenté dans notre « promotion » mais il y a également un jeune lieutenant provenant d'un régiment d'infanterie tout à fait classique, le 39<sup>e</sup> R.I., et un commissaire-commandant issu du corps technique et administratif. Deux autres officiers, médecins déjà affectés au service Action mais qui n'avaient pas eu le temps de suivre la formation initiale, viendront rejoindre cette belle brochette de « pieds nickelés ». Ces stages leurs seront utiles dans leur fonction médicale et opérationnelle.

Par contre, il n'y a pas de femme parmi les stagiaires. Dommage. Ce ne sera pas le cas, quelques années plus tard, lorsque je deviendrai instructeur d'autres jeunes recrues. Avec le recul, je pense que c'est une très bonne chose d'avoir permis aux personnels féminins d'intégrer le cursus de formation des agents opérationnels. Certaines se révéleront être des agents particulièrement efficaces en mission...

Comme je l'avais compris dans mon cercle d'amis du 1<sup>er</sup> R.C.P. et grâce aux différents témoignages, notre formation débute par le traditionnel passage au « camp Est » et ses préfabriqués. Une zone à l'écart de tout permettant de recevoir confidentiellement des personnalités, de présenter du matériel ou de former des agents en toute discrétion, pour une « mise dans l'ambiance » et une « désintoxication » du monde extérieur.

Ce « camp Est », du nom de sa position géographique par rapport à place d'armes du C.P.E.S., est en pleine nature mais dans la zone sécurisée et hyper-protégée du camp. Il est à la porte de la « forêt secrète d'Orléans », comme mentionnée sur les anciennes cartes I.G.N. au 1/50 000, et nous permet, dès le saut du lit, footings, courses d'orientation, marches commandos et tout autre entraînement forestier. C'est également, à l'occasion, une zone de parachutage, si on fait attention aux moutons qui broutent paisiblement l'herbe en attendant d'être rôtis pendant les fêtes annuelles de la Saint-Michel, patron des parachutistes. Dans cette zone très protégée, nos moindres faits et gestes sont surveillés par des caméras. C'est d'ailleurs ici que les agents ou les équipes ayant « à se faire oublier » pendant quelque temps, viennent se refaire une santé, à l'abri des médias et des tracas, et aussi pour protéger leur famille.

Dès le début de notre premier stage, un instructeur habillé tel un chef d'entreprise vient nous voir au petit matin et nous informe qu'à partir d'aujourd'hui, nous devons oublier nos noms et ne plus nous appeler qu'avec des pseudonymes. Comme dans les grands crus de vin, il y a des bonnes années et des mauvaises années. La nôtre, à l'écoute des pseudos qui vont nous être attribués, semble être une mauvaise. Comment vais-je pouvoir porter ce sobriquet d'une autre époque ?

« Célestin », mais où ont-ils été chercher ce prénom ? Pour sûr, je ne vais pas passer inaperçu avec ce pseudonyme ! Que dire de mes collègues avec les Abel, Melchior, Philémon... Oui, c'est un sacré millésime cette année 1987 !

Bien des années après, je me rends compte que ce désagrément n'aura été que passager. Comme dans toute société civile et familiale, le diminutif l'emporte sur le ridicule. Tout le monde m'appellera donc « Tintin » ! Mais de la promotion « Walid Gordji » s'il vous plaît !

L'utilisation de ces pseudonymes est une composante importante pour la sécurité personnelle de l'agent et de sa famille : l'anonymat lui préserve son vrai nom. Par ailleurs, l'emploi du pseudo permet de donner le commandement d'une mission ou d'une équipe sans tenir compte du grade, mais plutôt de la compétence ou de l'ancienneté, contrairement à l'armée conventionnelle. Un capitaine peut être incorporé dans une équipe dirigée par un adjudant-chef. Très rapidement, on oublie le véritable nom, et le grade de nos camarades. La mission prime, qu'importent le grade et le nom. Il m'arrive encore très souvent de me demander comment s'appelait tel ou tel collègue de mission, alors que son pseudo est encore bien gravé dans ma

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il ne dira rien sur le détail de l'opération. Il nous précise juste les modalités de transport aérien du détachement, et plus particulièrement le retour, juste après l'assaut. Il nous confirme que les fusils pour tir de précision utilisés par nos camarades de la Force Spéciale sont très performants et que mettre une « balle dans la tête » d'un terroriste avec ces armes, à 60 mètres, au posé, calmement, est un jeu d'enfant. Il ajoute que la photo dans *Paris-Match* montrant le médecin du 11<sup>e</sup> Choc auprès des blessés kanak après l'assaut, n'est pas présentée dans son contexte et que la légende est totalement fautive. Cet officier, médecin capitaine, nous rejoindra ultérieurement pour suivre une partie de notre formation en tant que stagiaire. Il a fait partie du détachement du 11<sup>e</sup> Choc mais n'a pas participé à l'assaut. En revanche, ses compétences médicales ont été mises à profit immédiatement, et heureusement, durant les quelques minutes qui ont suivi l'assaut et le départ, très rapide et très discret, du 11<sup>e</sup> Choc pour laisser « les autres » gérer le résultat de cette opération. Avec toutes les interrogations que l'on connaît. De son intervention, même pendant toutes les années durant lesquelles je l'ai côtoyé, ce médecin n'en parlera jamais, lui non plus.

Cette mission est pour moi un exemple parfait du « savoir-faire » du 11<sup>e</sup> Choc. Agir vite, proprement, sans bavures, en toute discrétion, et laisser les « autres » parler. L'opinion publique ne retient que les échecs de la D.G.S.E., comme l'affaire du « Rainbow Warrior » mais n'a jamais connaissance de toutes les actions réussies. C'est le propre des services secrets.

J'aurai une grande estime professionnelle et une totale

confiance pour Ludovic, chaque fois que nous aurons à travailler ensemble durant ces douze années.

\*

Juste après le stage « d'évaluation » qui achève nos mois de formation, nous quittons enfin nos baraques Fillod du camp Est pour rejoindre officiellement les vrais quartiers du C.P.E.S. et les autres cadres du camp militaire. Nous pouvons désormais, en tant que « cadres-stagiaires », déjeuner ou dîner au mess, et circuler librement, enfin presque, dans le centre. Pas partout ! On ne nous fait pas encore totalement confiance. On se tait, on chuchote, on vous montre du doigt. Les railleries seront notre lot quotidien pendant de nombreuses années. Je me doute qu'avec ma bévue du premier stage, je dois être la risée des cadres. Mais entre stagiaires, on se rassure en se disant que, de toute façon, il est sûr et certain que nombre d'entre eux ont fait aussi des erreurs...

Au terme de notre « année scolaire », fin mai début juin 1988, le commandement du C.P.E.S. et quelques anciens, le « conseil des sages », se réunissent pour statuer de notre sort. L'objectif de cette assemblée un peu particulière est d'affecter chaque stagiaire dans la branche spécifique où il excelle et où il pourra servir au mieux le service. Il ne choisit pas, l'intérêt du service d'abord !

Mon travail de fond a payé car je suis affecté, en fin d'année de formation, à l'instruction, et plus particulièrement à la cellule « photovideo ».

Le commandement du centre me fixe comme mission de

recréer, dans sa complexité, la cellule photo-vidéo. Je dois mettre à jour des matériels extrêmement disparates, dont je n'avais pas imaginé le caractère secret et ancien, ou proposer l'achat de nouveaux appareils, mettre en place une formation technique, très spécifique, avec des niveaux de formation très différents. Il faudra former tous les stagiaires quel que soit leur niveau ou leur origine, mais aussi se tenir prêt, également, à partir en opération pour prendre clandestinement des photos ou des vidéos dans un environnement difficile ou hostile.

Cette cellule est rattachée à la section 6, chargée de la formation et de l'instruction, celle-là même qui avait souhaité mon exclusion quelques mois auparavant. Peu importe pour moi, c'est encore un défi. Je ne serai pas seul dans cette cellule puisque deux sous-officiers viendront compléter notre effectif qui en restera à trois ! Et cela me plaît.

Certains de mes camarades stagiaires sont affectés dans des cellules et sections opérationnelles, d'autres rejoignent le commandement ou la partie administrative du centre. Avec le temps, je comprendrai que, même les cadres affectés dans la branche administrative se doivent d'être instruits aux techniques clandestines, tout au moins en partie. Il est bon qu'un comptable comprenne la complexité pour un clandestin de ramener des notes de frais susceptibles de reconstituer son itinéraire...

Dès mon retour de ces vacances assez éprouvantes, surtout pour Jacqueline qui vient d'accoucher de Marie-Aude le 5 août, j'entame cette deuxième année avec un enthousiasme à toute épreuve. 1988-1989 est placée sous le signe de l'instruction, mais vu du côté de l'instructeur des techniques photo-vidéo. Immédiatement, je me fixe un calendrier avec des objectifs à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Désormais, les secouristes opèrent de vrais massages cardiaques avec un masque à oxygène. Mais à priori, vu le départ des secouristes tout aussi rapide que leur arrivée, il n'y a plus beaucoup d'espoir.

Nous en profitons pour partir également et rejoindre notre hôtel, un peu sinistre, et faire le point de ce que nous avons à faire le lendemain.

Mais, ce soir-là, et toute la nuit aussi, je suis ailleurs. Je prie Dieu pour que ce gamin soit encore vivant. J'aurais pu le sauver, j'en suis convaincu. Quelle satanée mission ! Mais Nicolas a eu raison.

Le lendemain matin après une nuit pratiquement sans dormir, je fonce dévorer la presse locale et essayer de comprendre la page « faits divers ». Et là, stupeur encore une fois, on y parle de l'accident et de la noyade d'un enfant de douze ans. Je demande à un des serveurs parlant un peu anglais qu'il me traduise cet article. Très rapidement, il me fait comprendre que cet enfant est mort à l'hôpital des suites de sa noyade.

Ce fut mon premier cas de conscience dramatique. Pour la première fois de ma vie, j'ai dû laisser mourir un être humain par respect de la mission. En fait, je n'ai même pas eu le temps de comprendre où était le bien et où était le mal. Nicolas avait eu le temps, lui, par son expérience, d'analyser l'importance de ce qui se passait et, surtout, de ce qu'il ne fallait pas faire. Un aspect de la clandestinité.

Au prix d'une vie humaine.

\*

Au retour de cette tragique mission et difficile expérience humaine, je décide de rajouter dans mes cours d'instruction et de formation, quelques heures de psychologie adaptée afin d'humaniser le caractère propre d'un agent secret.

Le drame que je viens de vivre m'aide à bâtir le plan de ces futurs cours qui seront dispensés à tous les stagiaires. Y compris les « anciens » venant suivre un stage de recyclage ou de formation complémentaire. J'obtiens sans aucun problème l'aval de mes supérieurs.

Je ne supporte plus de voir à la télévision ces films d'espionnage ou ces émissions sur les services secrets, désignant des hommes et des femmes, propriétaires d'une mission, robotisés et « lobotomisés » à outrance, appuyant sur une « gâchette » ou sur un bouton de mise à feu sans aucun état d'âme, sans aucune conscience, avec une froideur inégalable.

Je dois réussir à faire passer le message à mes stagiaires que « la mission est sacrée », certes, mais qu'ils doivent également avoir la certitude qu'ils sont d'abord et avant tout des êtres humains, les détenteurs uniques de leur conscience. De la même manière qu'un prêtre, lors d'une cérémonie de mariage, ordonne à toutes personnes ayant quelque chose à dire de le faire instamment ou bien de se taire à tout jamais, je me permets de leur dire qu'ils doivent immédiatement exclure toutes idées déviationnistes allant à l'encontre de la morale, dite humaine, ou bien quitter le service Action dès maintenant.

Respect de la vie, respect de l'homme et de ses religions

mais également respect de la mission et des convictions personnelles en bannissant tout extrémisme.

Ces cours et les dialogues très ouverts entre stagiaires me permettent de réaliser la très grande disparité de l'homme dans son analyse de la mission et dans ses réactions face à un contexte dangereux bien précis.

Je réalise avec effroi et stupeur que certains stagiaires, issus de la même armée que moi, sont déjà bien endoctrinés et qu'il est urgent, pour le bien du S.A., de tout remettre dans l'ordre, de leur expliquer ce qu'est la réalité « terrain » du 11<sup>e</sup> Choc, grâce à l'expérience de mes sous-officiers, entièrement acquis à ma cause et mes idées.

\*

Cette étape de formation et de formateur aura été très importante dans ma vie professionnelle. Elle m'a permis de bien comprendre le monde difficile des services secrets et de bien connaître l'ensemble des personnels qui les compose.

Quelques années après, je deviens le chef du groupement clandestin, entité assez récente recomposée d'anciennes sections opérationnelles. Je dois être le deuxième ou troisième chef de cette section qui regroupe, à ce moment, deux officiers et huit sous-officiers. La particularité de mes deux années de commandement de ce groupement clandestin réside dans le fait que je n'aurai jamais pu regrouper la totalité de mes personnels en même temps, nous n'aurons jamais été tous et toutes ensemble – Eh oui, il y a parmi nous une femme opérationnelle, une « agente », Claudia ! Sur les dix personnes sous mes ordres,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je n'oublie pas d'emmener mes cours de maths et un livre de physique sur les ondes électromagnétiques, si d'aventure j'avais un peu de temps libre ! Je n'ai aucune idée sur la durée de cette mission...

Je pars en début d'après-midi comme prévu, en 4×4 militaire, et en convoi de trois véhicules. Après deux bonnes heures de route, c'est le clash. Nous tombons dans une sorte d'embuscade mais sans aucun tir. Notre convoi est arrêté à un carrefour et tous mes co-équipiers locaux commencent à crier et à gesticuler dans tous les sens. Je ne comprends rien à ce qui se passe, ni à ce qu'ils se disent, mais je flaire un gros problème. Après une bonne trentaine de minutes, durant lesquelles je reste dans mon véhicule entouré par deux militaires armés et en tenue civile, le chef de mon escorte me fait comprendre par des gestes sans équivoque que je dois descendre et rejoindre l'autre groupe, également armé et également en tenue civile.

Ce n'est même pas la peine que j'essaye de poser une question car ils ne comprennent rien et sont très énervés. Ils me poussent vivement vers l'autre groupe qui me récupère tout aussi prestement en me pointant leur canon de kalachnikov dans le dos pour me forcer à avancer et à rentrer dans leur véhicule.

Ça se corse et ça s'envenime, c'est clair. Je ressens nettement une forte animosité envers moi de la part de mes nouveaux coéquipiers. Nous partons très rapidement et nous roulons toujours vers le sud. Nous arrivons, après trente minutes de conduite chaotique, dans la ville prévue à l'origine.

La nuit tombe et ils me font débarquer dans une très grande discrétion pour rentrer dans une maison sans éclairage. Toujours

accompagné et poussé dans les escaliers par la pointe de leur kalachnikov, je suis conduit vers ce qui semble être le troisième et dernier étage de cette bâtisse, puis déposé dans une pièce carrée possédant un lit, un lavabo et une latrine.

À peine entré et après quelques vociférations, ils me poussent au milieu de ce qui deviendra ma chambre et ferment la porte. Mais pas à clé.

Halluciné, hébété, j'essaye de comprendre ce qui vient de se passer quand la porte se rouvre et, toujours en hurlant quelques mots totalement incompréhensibles, ils jettent mes valises au milieu de la pénombre. Refermant la porte toujours aussi prestement, je les entends dégringoler les escaliers et les étages à toute vitesse.

Enfin, du silence ! Je suis debout dans cette pièce et dans l'obscurité. Que m'arrive-t-il ? Que vient-il de se passer ? Je suis en vie et c'est le plus important, pour le moment. Mais mon instinct me dit que quelque chose de « non prévu » vient de se dérouler. Le général des services secrets locaux est forcément informé puisque ses hommes de main, qui m'ont escorté et qui étaient présents lors de l'incident à ce carrefour, ont obligatoirement dû lui rendre compte. Mais qu'en est-il de mes chefs, ma hiérarchie, Gwenaël ?

Après ces quelques secondes d'incompréhension, je regarde mes bagages. J'ai tout ce qu'il faut dans ces valises. Vite, je dois sortir ma lampe frontale et ma torche « Maglite » toujours au fond de mon sac.

Avec un peu de lumière, je m'aperçois que je suis dans une

sorte de chambre, comme dans un hôtel. Il y a tout ce qu'il faut, le minimum certes, mais le nécessaire pour dormir et passer quelques jours. Un hôtel, oui, c'est ça, je me rassure en disant que je dois être dans un hôtel.

Je n'ai pas mangé depuis ce matin mais je n'ai pas très faim. Je sais que j'ai toujours, au fond de mon sac, une ou deux barres vitaminées, avec ma gourde d'eau. Cela me suffira pour ce soir. En grignotant mon repas frugal et silencieux, je réfléchis et je me dis que j'ai tout ce qu'il faut pour envoyer un compte-rendu immédiat pour informer ma hiérarchie et leur demander la conduite à tenir.

Je déballe mes bagages et installe mon ordinateur, mon antenne Standard C et prépare tout le nécessaire pour la transmission de mon message. Heureusement, j'avais pris soin de charger totalement la batterie de mon ordinateur. J'ai suffisamment d'autonomie pour écrire et envoyer ce premier message et me mettre en veille pendant vingtquatre heures.

Je décide d'envoyer ce premier message directement à ma hiérarchie parisienne et en copie à Gwenaël. Je sais que nous n'avions pas prévu cette procédure pour la transmission des messages mais nous n'avions pas prévu non plus ce qui vient de se passer et que l'on peut appeler, sans plus d'information, un rapt, un kidnapping, une prise d'otage, que sais-je encore ?

L'urgence est d'informer mes supérieurs. Je me plonge, à la lueur de ma frontale, dans la rédaction de mon message le plus succinct et précis possible. En fin de ce message où j'essaye quand même d'être le moins alarmiste possible, je n'oublie pas de leur demander si eux-mêmes ont pu recueillir d'autres

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En revanche, je sais désormais ce que peut bien ressentir un otage ou un prisonnier. Tous ces moments de dépression, les instants où l'on a envie que tout s'arrête, que tout se termine. L'attente, l'oppression, l'incertitude, les longs moments de solitude, coupé du monde extérieur. Ne pas savoir si demain sera le dernier jour. Malgré la facilité de ma captivité, je me suis quand même posé toutes ces questions.

Je n'ai été confronté qu'à la déprime due à la non-connaissance des tenants et aboutissants de ma mission, la non-information du « pourquoi et comment ». Heureusement, je n'ai pas été coupé visuellement du monde extérieur !

Très rapidement, nous dévalons les escaliers. Le même véhicule qui m'avait transporté ici, il y a un mois environ, nous attend, moteur allumé. Ils jettent en vrac mes bagages à l'arrière du véhicule et me poussent également à l'arrière. Tout se précipite et cela me fait un peu peur. Mes gardes ont l'air nerveux, ça se sent, et leur haleine diffuse une odeur de whisky également très forte. Ils parlent fort entre eux. Ils manipulent leur kalachnikov et cela ne présage rien de bon.

Que se passe-t-il ? Où m'emmènent-ils ?

Ils démarrent en trombe et sortent rapidement de la ville. Je réussis quand même à remarquer qu'ils prennent la direction du nord, vers la capitale. Enfin, c'est ce dont j'essaye de me persuader.

Au bout de deux heures de transport à cette allure, la voiture s'arrête. Un des gardes sort et va vers une autre voiture, type pick-up avec phares allumés, discute deux minutes puis revient,

tout sourire édenté.

Ils me demandent de descendre, toujours avec leur arme, mais gentiment. Ils prennent mes bagages et les transportent de l'autre côté, dans l'autre véhicule. C'est à ce moment donné que je remarque qu'une des personnes, dans cette deuxième voiture, est un des pseudo-militaires qui m'avaient transporté, il y a quelques semaines, jusqu'à ce fameux carrefour où j'avais dû descendre et m'engouffrer, forcé et contraint, dans la voiture de mes ravisseurs.

Cela me rassure, un peu. Est-ce que cela veut dire que je vais retourner à l'ambassade ? Nous arrivons, enfin, au point de départ de cette aventure bien spéciale et au beau milieu de la nuit. J'ai le plaisir de retrouver mon collègue Gwenaël, tout aussi hilare et souriant que moi.

Sa première phrase, à la surprise générale, est :

« *Demain, on rase gratis !* »

Nous nous mettons à rire. Un rire tellement puissant que le chef de poste, présent, et tous nos collègues indonésiens, ne peuvent comprendre. Bien sûr.

Mais tous les deux, on se comprend et nous partons dans un fou rire que nous avons du mal à arrêter.

La nuit sera courte mais agréable. Le chef de poste m'explique, qu'en fait, notre mission était vouée à l'échec car, et nous ne le savions pas, son objectif était déjà mort. Mes geôliers étaient donc extrêmement tendus et pointilleux à mon égard parce qu'ils savaient, eux, que notre objectif avait déjà été

« liquidé ». Ils ne comprenaient donc pas la raison de ma présence et ils savaient que, dans la ville « cible » où ils m'ont retenu, j'étais potentiellement un risque, pour eux, et une proie facile, pour les autres. D'où les plus infimes précautions à mon égard et les interminables pourparlers pour me faire revenir !

Durant notre discussion, le chef de poste, croyant bien faire, sort une bouteille. Une bouteille de whisky ! À mes yeux horrifiés, Gwenaël se demande, à juste titre, quelle mouche me pique. Il ne peut pas savoir ce que je viens d'engloutir, pendant ce mois d'inactivité. Avec toute la délicatesse possible, je demande un verre de « Coca-Cola » ou quelque chose se rapprochant d'un liquide sucré. Mais pitié, plus de whisky !

Le lendemain, nous préparons nos bagages car Paris nous a demandé de rentrer, au plus vite. On ne sait jamais ce qui peut se passer, ici. Et maintenant que nous sommes certains que notre objectif n'est malheureusement plus de ce monde, mieux vaut rentrer dans le nôtre. Et vite !

Au retour de cette mission, et comme pour toutes les autres, je fais mon compte-rendu mais, cette fois-ci, je trouve que mon esprit est ailleurs. J'ai l'impression d'avoir le cerveau complètement ramolli par les litres de whisky ingurgités. J'ai du mal à me souvenir de faits très précis et qui se sont produits au départ de cette mission.

Je présente à Patou, et à une commission opérationnelle, le bilan de la mission. J'insiste sur le fait que je n'avais pas l'information du décès de notre objectif lorsque je suis parti vers le sud du pays. Donc, tout le reste de la mission a dû être traité comme un « cas non conforme » et suivi au jour le jour, comme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

écoutant les informations...

C'est ma deuxième participation à cette mission de formation de groupe armé africain dit « révolutionnaire ». Le C.P.E.S. m'a bien formé et instruit, entre autres, à ce type de mission. Les particularités sont évidemment l'environnement très hostile et dangereux, la présence de toutes les maladies mortelles connues et l'aspect très confidentiel de la formation de ces jeunes autochtones qui revendiquent leur minuscule territoire comme pays et nation. Ce petit bout de terre, pratiquement inconnu de 95% de la population européenne, est coincé entre un grand fleuve africain, trois autres pays bien délimités avec de vraies frontières et la mer. Il regorge de pétrole et de diamants. convoité est peu dire. Les enjeux financiers français sont colossaux pour nos grandes entreprises de raffinage et une manière pour nous, service secret, de maîtriser « les tenants et les aboutissants », c'est-à-dire de contrôler les trois pays antagonistes et limitrophes.

Avant de repartir pour mon deuxième « séjour amaigrissant » et toujours accompagné de « Grégory », mon co-missionnaire et fidèle médecin, on m'informe discrètement qu'un Honorable Correspondant (H.C.) viendra nous récupérer à l'aéroport et que certains de mes camarades sont de l'autre côté des frontières pour effectuer pratiquement la même mission que moi. Je ne pose pas de questions sur leur identité mais, d'une certaine façon, cela me rassure de savoir qu'en cas de « problème », je pourrai appliquer un plan *rescue*, et, par un moyen connu de nous seuls, me mettre en contact discret avec mes collègues pour qu'ils puissent m'exfiltrer. Étrange situation, mais qui s'avère être extrêmement efficace pour un service de renseignements comme le nôtre.

J'avoue qu'il m'est difficile, à de nombreuses reprises, de croire en mon discours face à ces jeunes Africains qui rêvent de combat, de révolution, de gloire et de liberté en sachant qu'ils sont habillés de tenues pseudo-militaires en guenilles, armés de vieilles kalachnikov, souvent même sans le percuteur et que, de l'autre côté de la frontière, nous faisons le même type d'instruction.

Le devoir de réserve, ajouté au fait que certains de mes camarades sont probablement encore en mission dans ces régions, sous couverture, je me bornerai à décrire certains aspects humains de cette mission d'où j'ai ramené mon plus gros cauchemar qui habite toujours mon esprit, et aussi quelques « souvenirs » ou bestioles en tout genre, certaines encore bien présentes dans mon corps...

Dès mon arrivée à l'aéroport de Kinshasa, capitale de la République démocratique du Congo (ex-Zaïre), possédant probablement le pire des aéroports du monde entier, l'Afrique me saute au visage, dans toute sa splendeur et pauvreté. Dès l'ouverture de la porte de l'avion, l'atmosphère chaude et très humide se noie dans le vacarme assourdissant des porteurs, des changeurs de monnaie, des conducteurs de taxi, les hurlements des enfants et de leur mère et enfin le bruit normal de la circulation des épaves motorisées de toute ville africaine. À peine votre pied posé sur le sol africain, vous avez immédiatement l'impression de faire un parcours du combattant. L'angoisse vous monte imperceptiblement. Est-ce que tout va bien se passer ? Mon contact, notre H.C., est-il présent comme prévu à l'aéroport ? Les formalités d'immigration, de police et de douane vont-elles bien se passer ? Surtout ne pas se faire repérer dès l'arrivée. Grégory et moi devons rejoindre le plus

vite possible et en toute discrétion notre planque dans Kinshasa.

En Afrique, mes multiples voyages m'ont appris qu'il valait mieux être accueilli et accompagné à l'aéroport par quelqu'un de local. Pas forcément africain mais connaissant bien les traditions, les us et coutumes, et surtout ayant déjà « arrosé » à coup de pourboires tous ceux de l'aéroport qui ont un quelconque petit pouvoir. À première vue, cela peut paraître dérisoire mais c'est absolument nécessaire si vous ne voulez pas passer une journée dans l'aéroport, et vous faire remarquer lorsque vous arrivez, ou ratez votre avion, lorsque vous rentrez au bercail après une longue et pénible mission !

Notre contact est là. Il arbore les signes distinctifs prévus. Nous faisons de même. Après l'échange de la phrase d'authentification et les palabres habituelles, il nous fait passer par des chemins, à travers l'aéroport, que lui seul peut connaître. Il distribue, par-ci par-là, quelques grosses liasses de « zaires », cette monnaie locale de l'époque qui ne vaut absolument rien. Pour payer l'addition d'un repas dans un restaurant quelconque de Kinshasa, il fallait une petite mallette !

En dix minutes, nous nous retrouvons dehors, sans avoir montré ni notre passeport ni aucune pièce d'identité. Aucune trace. Du beau travail. Son pick-up est garé impeccablement dans le cimetière à voitures qu'en Europe on appelle parking. Sans poser de question, il jette nos sacs de voyage à l'arrière et nous invite à monter. Le sauna commence et nos pauvres chemises ressemblent à des torchons difformes et nauséabonds. Ce n'est qu'après dix minutes de conduite type rodéo qu'il nous adresse la parole et nous souhaite la bienvenue. Ce n'est pas le même contact que la première fois, mais ce n'est pas grave

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

révolutionnaire. Grégory dort profondément, je me glisse à mon tour sous ma moustiquaire et je me laisse aller à un repos bien mérité.

Comme prévu, notre commandant arrive vers dix-huit heures. Le soleil se couche et la nuit sera là dans trente ou quarante minutes. Dans ses mains, je peux voir qu'il porte deux poulets ou jeunes pintades. Vu son grand sourire, je me doute que c'est un cadeau d'arrivée ! Derrière, son second transporte quant à lui un jerrican qui ressemble à ces jerricans blancs contenant théoriquement de l'antigel. Lors de mon premier séjour, j'ai eu l'occasion d'en goûter le contenu. En vérité, c'est de l'alcool de palme ! Un liquide blanchâtre et alcoolisé qu'ils fabriquent en pressant tout simplement le fruit de certains palmiers, une sorte de datte. La particularité de cet alcool est qu'il fermente très rapidement. Vous risquez d'être pris de convulsions intestinales douloureuses, sans parler de la diarrhée qui vous attend si vous le buvez en cours de fermentation avancée. Son goût n'est pas franchement bon non plus. Sa seule qualité est d'être alcoolisé, et gratuit !

Pour l'heure, nous sommes de corvée de dîner d'accueil avec le commandant. Nous verrons bien demain dans quel état nous serons.

Le lendemain et sur mes conseils, nous déménageons de suite et rejoignons le camp de base et d'instruction, situé à distance supportable pour nos épaules. La nuit a été réparatrice, Grégory est en grande forme et ça me rassure. En moins d'une heure, nous avons refait nos sacs, traversé quelques arpents de jungle et sommes arrivés dans ce qui sera notre base « militaire ». Elle n'existait pas l'année dernière. C'était une de

mes recommandations en partant. Totalemment sous les arbres, visuellement à l'abri des hélicoptères, à proximité d'un cours d'eau et éloignée des villageois pour les protéger.

Fièremment, le commandant nous indique deux cabanes en bois l'une à côté de l'autre. Elles possèdent chacune une porte et une fenêtre. Il nous présente le « baraquement des officiers ». Instinctivement, Grégory me regarde et nous éclatons de rire. Ces deux taudis nous serviront de chambre ? L'odeur d'humidité à la limite de la putréfaction végétale nous saute au visage. Des milliers de bestioles grouillent. Qu'importe, il faut faire bonne figure. Ils dorment par terre, et une moustiquaire est pour eux ce qu'est pour nous l'hôtel Georges V à Paris. Il va nous falloir survivre et je ne m'attendais pas à moins.

La journée sera consacrée à notre installation. Minutieusement, nous préparons nos chambres. Le plus important est l'installation de la moustiquaire. Ce qui ne pose pas de problème dans une infrastructure en bois. L'énergie électrique, il n'y en a pas, oublions-la. Pour le rangement des cours et de mes affaires, il y a bien quelques étagères en bois mais je me doute qu'en trois jours, tout sera humide et sentira mauvais. Je rigole en pensant aux centaines de coléoptères qui viendront nicher dans mes caleçons... Je décide pour l'instant de ne rien sortir des plastiques étanches achetés *Au Vieux Campeur* !

Il fait chaud et très humide. Je m'impose le chapeau de brousse. Grégory fait instinctivement de même. D'ailleurs, il fait très attention à sa peau et se badigeonne en permanence de crème solaire.

Dans un deuxième temps et de manière vitale, il me faut penser à l'approvisionnement en eau. Il y a une petite rivière à quelques dizaines de mètres. J'invite Grégory à venir faire notre premier ravitaillement. Cela paraît simple, mais nous sommes en jungle et les larves de moustique, de ver, de filariose, bilharziose et des parasites sont tellement nombreux que nous pouvons les voir à l'œil nu. Grégory m'explique le cycle de ces parasites, grâce aux coquillages d'eau douce notamment. J'en conclus immédiatement de ne jamais manger de coquillages, ici, même grillés. Puis nous commençons tranquillement, devant les yeux extasiés de nos hôtes, notre travail de filtration de l'eau. Eux, ils boivent cette eau directement dans le fleuve et ne comprennent pas trop ce que nous sommes en train de faire ! Nous avons tous les deux une pompe manuelle à eau possédant un filtre très important, fabriqué en céramique. À lui seul, il débarrasse l'eau verdâtre, que nous retirons difficilement et mécaniquement de la rivière par l'intermédiaire d'une crépine, de 98% des impuretés vivantes et visibles ainsi que des parasites invisibles. Les 2% restants sont purifiés grâce à une pastille de Javel, préparée spécialement pour ce type de gourde et de dosage. Nous la diluons directement dans la gourde quand elle est pleine. Il faut attendre deux petites heures que le produit ait bien détruit tout ce qui reste de vivant, avant de pouvoir boire cette eau, au goût de piscine inoubliable. Cette opération nous prend une bonne demi-heure afin de remplir nos trois gourdes nécessaires pour une journée de survie en jungle. En parlant à Grégory, j'insiste sur le fait que cette opération sera à renouveler tous les jours, quel que soit notre état de fatigue et je lui suggère de la faire en fin de journée, comme aujourd'hui. Je lui signale aussi qu'il nous faut toujours être accompagné en bordure de rivière, car nous ne serons pas seuls à venir nous abreuver ! Et certains quadrupèdes ne sont pas vraiment gentils avec nous. Grégory

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Alors, je me mets à prier Dieu, je le supplie de m'aider, de me guider et de me pardonner pour ce que je vais peut-être faire. Je détourne quelques instants mon regard, je ferme les yeux et je prie, intensément, profondément. Lorsque j'ouvre mes yeux, il me regarde toujours, encore plus fixement. Sa main est très crispée. Je ne me souviens plus combien de temps s'est écoulé après ma prière, mais j'ai pris le comprimé, lui ai ouvert la bouche en lui parlant, en lui demandant de me pardonner pour ce que je vais faire maintenant. Je dépose le comprimé tout doucement sur sa langue et lui referme sa bouche. Ses yeux ne me quittent pas.

Sa mort est très rapide. Quelques convulsions et son regard exorbité me démontre la puissance fulgurante du processus mortel. Au bout de quelques secondes, je sens sa main devenir plus molle, son regard s'adoucit et il rend son dernier soupir face à moi. À moi qui pleure. Et je pleure encore maintenant chaque fois que j'y pense, chaque fois que ce cauchemar me revient.

Je ferme doucement ses paupières, en lui parlant, je l'embrasse sur ses joues encore chaudes. Son âme est en train de le quitter et j'essaye de l'accompagner. Je m'aperçois que mes larmes sont tombées sur son visage. Je ne les essuie pas me disant qu'elles l'accompagneront au paradis car je sais que Dieu l'a déjà accueilli.

Après quelques minutes, je ressors de la pièce complètement anéanti, je cherche une couverture, un drap ou quelque chose pour recouvrir son petit corps et le déposer à côté de sa mère. Je demande à un des soldats qui se réchauffait avec une petite couverture de me la donner, tout de suite ! Il n'insiste pas vu

mon regard. Je la prends et retourne dans la pièce pour l'enrouler autour de ce petit qui vient de nous quitter, que je viens de tuer.

C'est la première fois que je retire la vie à un être humain.

Je le dépose délicatement par terre à côté de sa maman. Je fais une dernière prière et sors de cette maison, morbide et devenue silencieuse tout d'un coup.

Dehors, tout le monde m'attend.

La colonne de combat s'est reformée, Grégory me regarde et me fait signe de venir, en courant. Je récupère mon sac de combat et je le rejoins. Mon instinct de combattant me dit qu'il faut partir vite. Je n'ai même pas eu le temps de me laver les mains. J'ai du sang de partout. Le commandant donne ses ordres et la colonne se met en mouvement. Quatre jeunes recrues portent le soldat blessé avec un brancard de fortune.

Une marche commando, une véritable épreuve, comme j'en rêvais lorsque j'étais jeune élève officier à Saint-Cyr, un vrai de vrai. Sauf que là, je suis dans la réalité, dans l'horreur. Nous n'avons pas mangé depuis vingt-quatre heures, à part quelques fruits glanés par-ci par-là. J'ai du sang plein les mains et cela dégage une odeur âcre, difficilement supportable psychologiquement.

Après trente minutes de course, sous un soleil chaud et humide, je m'effondre. Grégory accourt et me parle. Je suis prostré, genoux à terre. Je regarde mes mains sans parler. Je dégouline de sueur. J'ai mal partout mais surtout dans ma tête.

Cette odeur de sang me colle, envahit mon esprit. Il faut que je l'enlève et vite. Grégory veut me faire boire mais je lui fais comprendre que ce n'est pas boire dont j'ai besoin mais de nettoyer mes mains. Il me relève et me fait assoir à l'ombre. J'ai du mal à respirer. Une soudaine envie de vomir me prend et je ne peux m'en empêcher. Le peu de nourriture qui restait dans mon estomac termine sa course sur le bord de cette piste. La tête me tourne. Je regarde mes mains, il devient nécessaire pour moi de les laver. Enfin, Grégory comprend et me les lave en économisant le peu d'eau qui nous reste. Je sais que l'eau est vitale, mais il est tout aussi vital pour moi, à cet instant précis, de laver ces mains sanglantes. C'est comme ça. Je fais le choix de ne pas boire pendant la marche forcée, jusqu'à notre arrivée au campement tard dans la nuit. Après quelques minutes afin de recouvrir mon esprit et mes forces, je me sens mieux avec mes mains propres, l'odeur âcre a disparu.

La colonne militaire repart dans sa progression, toujours en courant. J'entends le soldat blessé se plaindre et gémir. Nous courons ainsi une heure trente sous une chaleur écrasante. Enfin, la végétation change, nous rentrons dans la jungle et approchons de notre base d'entraînement que nous atteignons en milieu de nuit. Toujours sans manger et en limitant les rations d'eau.

À l'arrivée, je suis épuisé, Grégory aussi. Nous nous regardons sans parler, assis sur nos sacs posés par terre. Nos visages aux traits tirés, amaigris, burinés et barbus en disent long. Nous venons de passer une journée sans nom. Nous avons pris des risques énormes, juste pour faire plaisir au commandant. Je me rends compte aussi que je sens mauvais, que je n'ai pratiquement rien mangé depuis trente-six heures, que je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les enfants à ramasser des champignons et des fruits des bois, ces soirées au coin de la cheminée à boire un bon whisky et à discuter entre amis.

Mais pour l'instant, je dois me concentrer sur cette mission.

Notre H.C. est là, à mon arrivée dans l'aéroport de Nairobi. Cet aéroport n'a rien à voir avec celui de Kinshasa. Celui-ci est un aéroport vraiment international, très fréquenté, un point de passage obligé pour certaines destinations. Il est propre, bien organisé, presque européen. Il est beaucoup plus facile de se fondre dans le paysage ici plutôt qu'à Lomé ou à Kinshasa !

À la différence de celui de Kinshasa, mon correspondant est beaucoup plus froid et me paraît moins sympathique. J'ai l'impression de l'embêter, d'être une charge, un point noir dans sa structure. Il ne sait pas quelle est ma véritable mission, juste qu'il doit faciliter mon intégration dans sa structure professionnelle. Dès la sortie de la zone aéroportuaire très bruyante comme partout en Afrique, il me conduit tout de suite à sa base logistique. Il prend le temps de me présenter au directeur de la base et précise qu'un dîner avec les autres collaborateurs est prévu le soir même. Puis il s'en va en me laissant seul avec le jeune responsable qui, sans trop me poser de questions, me mène à ma chambre. Il passera me prendre en début de soirée pour aller dîner au restaurant, la tenue « cool » est de rigueur. Je me retrouve seul et un peu décontenancé. Avant d'ouvrir ma grosse « valise-sac à dos » achetée en grande surface et comportant plein de poches à l'extérieur comme à l'intérieur, je décide d'informer Paris que je suis bien arrivé à destination et que j'ai été accueilli comme prévu. De toute façon que pouvais-je dire de plus ?

Ce soir-là pendant le dîner, je découvre une structure très jeune et cosmopolite. Ils parlent toutes les langues mais principalement l'anglais et le français. Ce qui m'étonne, c'est leur manque de curiosité à mon égard. D'un autre côté, tant mieux, je n'ai pas besoin d'expliquer ce que j'ai appris par cœur, pourquoi je suis là, pourquoi leur organisation m'a embauché et pourquoi ici, à Nairobi. Mais ce qui me frappe le plus, et dont je n'avais pas prévu l'incidence, c'est la différence d'âge entre eux et moi. Hormis mon H.C., la moyenne d'âge tournait aux environs de 25 ans. La soirée, bien arrosée au restaurant, se termine dans leur base, à coup de « joints » pour lesquels je décline, gentiment mais fermement, les multiples propositions préférant siroter copieusement quelques bières. Ce soir-là, grâce à la drogue pour les uns et l'alcool pour moi, je réussis à me faire intégrer dans cette jeunesse disponible et surtout volontaire pour tout. Chacun de leur parcours est différent. C'est ça qui est formidable dans ce genre de structure professionnelle cosmopolite. Très peu sont salariés mais tous ont cette soif d'accomplir quelque chose d'associatif, de communautaire, d'humanitaire et surtout de bien faire. Ils viennent de tous les horizons, et de tous les pays.

Entre deux verres, je leur explique que je suis logisticien de métier, que j'aime ce métier très ouvert. Je leur rappelle qu'en France, c'est un peu la crise et je pense que j'ai ma carte à jouer en Afrique. L'Afrique je la connais bien, j'y suis né. En plus, l'Afrique va mal en ce moment. Le Zuwanie est à feu et à sang, ce pays a besoin de nous, de tout le monde. Ça passe comme une lettre à la poste. À ce moment-là, mon H.C., lui aussi décrispé par les quelques bières ingurgitées, se met à leur expliquer que leur direction, dont il fait partie, a décidé d'essayer d'apporter une contribution aux tragiques événements zuwanais. Mes yeux

s'écarquillent, quelque peu embrumés par l'atmosphère ambiante, et j'écoute avec toute l'attention que je peux. Il explique à la jeune assemblée les faits historiques et sanglants qui s'y déroulent, rappelle que l'organisation possède à Matobo une antenne composée d'une jeune femme et d'un jeune homme dont on est sans nouvelle et que nous avons également une antenne à Potumjara, la capitale du Boulanga. Cette dernière peut nous servir de base arrière et de tremplin pour accéder au Zuwanie. Il leur explique ce qu'ils peuvent apporter par le biais de notre organisation non gouvernementale, ce qu'ils ou elles peuvent entreprendre à titre personnel pour aider le peuple zuwanais. Mais très rapidement, les uns après les autres se trouvent des prétextes et des excuses pour ne pas pouvoir partir au Zuwanie. Seul un jeune Corse, Antoine, sympathique et dynamique, mais dont je ne me souviens plus des motivations précises, accepte spontanément de partir. Je suis bien évidemment le deuxième volontaire !

Dès le lendemain matin, Antoine et moi décidons de regarder comment nous rendre au Boulanga et bien sûr à Potumjara. Après une rapide excursion à l'ambassade du Boulanga à Nairobi, nous comprenons qu'il nous faut un visa. Nous remplissons sur-le-champ le formulaire. Mais l'employé nous signale qu'il nous faut attendre deux jours pour le recevoir. J'ai beau essayé de glisser un beau billet dans le formulaire, rien n'y fait. En sortant, nous nous rendons dans une agence de voyage. Miracle, la compagnie aérienne nationale *Kenya Airlines* dessert deux fois par semaine Pota (nom donné à Potumjara par ses habitants). Si tout va bien, c'est-à-dire si nous obtenons notre visa dans les délais, nous pourrons prendre le prochain vol. Les deux journées qui suivent sont consacrées à faire l'inventaire du matériel qu'il nous faudra pour entrer au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soir.

La nuit ne va pas tarder à tomber et nous sommes fatigués. Nous grimpons tout de suite les escaliers qui mènent à la maison. Une grande baie vitrée fait face à un jardin par lequel nous arrivons. La jeune femme est là, assise et en train de tapoter sur un écran d'ordinateur portable. Elle est quelque peu effrayée par notre arrivée impromptue mais se lève, plus que rassurée, dès que nous lui adressons la parole :

« Bonjour Miss, je m'appelle Thierry et voici Antoine, nous appartenons à la même structure et nous cherchons un toit pour quelques jours, le temps de trouver le bâtiment de nos correspondants locaux dans Matobo. Nous arrivons de Pota. »

« Salut ! » nous dit-elle en levant les bras au ciel et folle de joie.

« Moi, c'est Ziva, je suis la secrétaire médicale, ici à Matobo. Nous n'avons plus de communication avec vous, ni avec plus personne d'ailleurs ! Je squatte cette maison avec un médecin d'origine "Médecins du Monde". Il y a quatre chambres et nous ne sommes que deux. Si vous voulez, prenez les deux chambres qu'il reste, le temps qu'il vous faudra. Elles sont au rez-de-chaussée. De toute façon, nous ne sommes pas chez nous et nous ne savons pas combien de temps nous allons y rester. Je suis vraiment contente de vous voir. Bienvenue à Matobo, bienvenue ici ! »

Et elle vient vers nous en nous faisant la bise et nous serrant très fort.

Nous avons vraiment beaucoup de chance. Nous sommes tombés exactement sur une des deux personnes que nous cherchions.

Elle nous fait visiter cette belle et grande maison qui appartient à une famille belge, lui est le directeur de l'école située juste en dessous, sa femme est employée au sein de cette école et leurs trois enfants suivent la scolarité ici. Elle m'explique que cette famille a fui, comme toutes les autres d'ailleurs, sur les recommandations de leur ambassade ! Ce fut la débandade, l'exode massif et rapide pour tous les expatriés. C'est vraiment une belle maison, elle est très bien entretenue, avec du beau mobilier, bien équipée. Mais vraisemblablement, juste avant l'arrivée de Ziva et de ce médecin, la maison avait dû être légèrement « pillée » par des miliciens en quête d'alcool, de cigarettes, d'argent et de « réfugiés » à exterminer ! L'absence de serrure aux portes et aux fenêtres en est la preuve flagrante. Ziva nous montre nos chambres au rez-de-chaussée. Ils ont choisi de prendre les deux chambres à l'étage, c'est moins dangereux d'après eux. Il n'est que dix-neuf heures mais il fait nuit noire. Il nous faut redescendre au parking pour récupérer toutes nos affaires et notre matériel. Ziva nous explique entre deux allers-retours qu'elle va préparer à dîner. Génial ! Entre-temps, la montée de notre volumineux moyen de communication nous prend une bonne demi-heure et une partie de notre énergie. Antoine est content et moi, confiant.

Pendant le dîner, Ziva nous explique que son collègue a dû fuir très rapidement Matobo, dès le début des événements, car bien que d'origine piwa, sa famille était connue pour être proche de l'ancien gouvernement, donc sur la liste des personnes à exterminer. Dès lors, elle s'est retrouvée toute seule, sans

communication puisque toutes les lignes téléphoniques internationales sont coupées. Puis elle nous raconte comment elle a rejoint, seule, le grand hôpital, international, à l'extérieur de Matobo, où elle a pu se réfugier quelque temps, se refaire une santé, rencontrer des Européens et décider de réintégrer la ville en compagnie d'autres personnels de « Médecins du Monde », une O.N.G. Cette jeune femme est vraiment très courageuse ! Je suis admiratif devant elle. À priori d'origine maghrébine, elle parle vite avec une voix stridente et nous révèle un micro-processeur à la place du cerveau. La soirée se passe tranquillement, entre nous trois. Vers minuit, nous entendons un véhicule s'arrêter sur le petit parking en haut de la maison. Ziva, anxieuse, regarde la porte et se rassure à l'entrée de l'homme. C'est le fameux médecin dont elle nous a parlé. Il est d'origine suédoise, grand, blond, comme d'habitude. Il a l'air crevé, exténué. Il explique dans un anglais plus que parfait qu'il vient de passer une journée à découper, amputer, recoudre... et qu'il ne souhaite que trois choses : prendre une douche, fumer un joint et aller au lit. Ce qu'il fait sans même nous demander qui nous sommes ! Je demande à Ziva comment « fonctionne » cette maison, c'est-à-dire quid de l'électricité, de l'eau, de la nourriture et de tout ce dont on a besoin pour vivre ? Elle me répond qu'en règle générale, pour l'électricité, ça va jusqu'à maintenant, mais pour l'eau, il faut aller en chercher au robinet, en bas et près de l'école, car il n'y a plus assez de pression dans les canalisations pour qu'elle arrive à hauteur de la maison. À priori, l'eau est potable et il n'y a pas de contre-indication à la boire. Mais en ce qui concerne la nourriture, là, c'est le gros problème. Il faut économiser les denrées qu'elle arrive à récupérer soit de son réseau « hôpital », soit en provenance des Bérêts bleus de la Mission des Nations unies pour le Zuwanie (M.I.N.U.Z.), seuls militaires encore présents sur ce territoire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

encore vous raconter maintenant est véridique, mais volontairement sans grande notion de temps absolu. J'ai quelques incertitudes sur certaines dates, ou sur l'ordre dans lequel cela s'est passé exactement.

Nous sommes à Matobo depuis plusieurs jours et Radio France internationale (R.F.I.), que nous arrivons à capter, nous informe que des militaires français, commandés par un général, viennent d'arriver à Bagaki, au Zimbuya. Je me demande si c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle. De plus, Ziva me rappelle qu'il faut transporter d'urgence du matériel et des médicaments à l'hôpital international, car nos amis chirurgiens nous ont informés, avant de nous quitter hier soir, qu'il y a eu un gros « arrivage » de blessés. Nous nous y sommes déjà rendus plusieurs fois avec Antoine, mais cela devient une épreuve de plus en plus dangereuse du fait de l'arrivée imminente des combattants ara du F.P.Z.

Après d'interminables palabres houleuses et haineuses au sujet de nos passeports et de nos origines françaises, les miliciens piwa, les Humumghi, postés à pratiquement tous les carrefours de la ville nous laissent passer parce que nous apportons des médicaments pour leurs camarades blessés. Ils commencent à devenir agressifs, voire même très dangereux.

Aujourd'hui, Antoine et moi roulons vers l'hôpital. Au carrefour principal, de jeunes miliciens, en guenilles et en bottes, nous arrêtent comme d'habitude mais cette fois-ci, ils sont très énervés, complètement saouls. Ils doivent avoir à peu près seize ou dix-sept ans. Leurs traits sont tirés et leurs petits yeux, déjà révulsés par l'alcool, sont creusés par des poches caractéristiques.

Comme d'habitude, ils nous demandent nos passeports et comme d'habitude, je leur réponds que je suis toujours le même, Thierry le Français, Thierry qui transporte des médicaments à l'hôpital pour leurs soldats blessés, Thierry qui n'en a rien à faire de leurs différends ethniques et Thierry qui a du travail à faire et qui demande à passer rapidement !

Mais ce jour-là, c'est différent. Ils me demandent de descendre. Je remarque sur le bas-côté de la route, et derrière le barrage de fortune, deux autres jeunes hommes, mais, eux, sont attachés avec une corde aux mains et aux pieds. Ils me regardent, ils sont vivants. Un des deux garçons essaye de se lever pour venir vers moi mais un des miliciens, armé d'une machette, s'interpose et lui sectionne nette, sans sommation, les deux tendons d'Achille. Le pauvre garçon s'effondre, en douleur. Il ne peut plus se tenir debout ni bouger. Il ne pourra plus jamais remarcher, s'il réussit à vivre. L'autre garçon ne bronche pas. Il est terrorisé. Il sait qu'ils vont mourir. Je le sais aussi et je ne peux rien faire. Tous mes sens sont en éveil, il faut que je fasse très attention à ce que je vais dire ou faire à partir de maintenant. Antoine n'en mène pas large non plus. Instinctivement, je cherche une arme ou quelque chose qui pourrait m'aider en cas de conflit avec ces jeunes miliciens à la « machette facile ». Mais je n'ai rien avec moi. Pas de pistolet, pas de radio, rien pour me défendre ! Je remarque que l'autre jeune milicien possède une kalachnikov, mais sans chargeur. Après un rapide coup d'œil sur sa tenue, il est clair qu'il ne peut pas avoir de chargeur sur lui. Ouf, pas de danger de ce côté-là, mais je sais qu'ils sont des virtuoses de la machette, alors mon attention se porte uniquement sur ses mains et les mouvements de celles-ci. Après quelques minutes de palabres durant lesquelles j'use de toute ma diplomatie et de mon « savoir-faire africain », il me

demande de lui montrer le chargement. Il est très en colère contre moi parce que je suis français. Il me dit qu'ils vont tous nous tuer, nous, les Français et je veux bien le croire. Il sait que les Français sont arrivés au Zimbuya mais que cette fois-ci, d'après lui, c'est pour aider les Ara. Nous sommes des traîtres, nous les avons lâchés avec l'arrivée du F.P.Z. Ces jeunes miliciens piwa se sentent désormais seuls face à des Ara assoiffés de vengeance, des Ara qui se trouvent sur les hauteurs au nord de Matobo, peut-être à quelques dizaines de kilomètres. Ces jeunes miliciens savent que s'ils restent ici, c'est la mort pour eux. Les Ara les extermineront à leur tour.

Je lui montre le chargement de mon camion, des médicaments et rien que des médicaments. Il a l'air rassuré mais en redescendant de la cabine arrière, je le vois se crispier sur sa machette. J'ai le réflexe de lui dire qu'il ne doit pas faire de bêtise car, peut-être, cette nuit il sera blessé et il sera bien content d'avoir des médicaments à ce moment-là pour le sauver. Il me regarde, me sourit bêtement, et me dit en caressant mon torse avec la lame de sa machette ensanglantée : « Moi blessé ? Jamais, je mourrai au combat mais je ne serai pas blessé, de toute façon, dans moins d'une semaine, on est tous morts ! » Je rejoins l'avant du camion mais à reculons de manière à lui faire toujours face. J'ouvre la porte, je monte, je tourne la clé de contact et je démarre en regardant les deux pauvres jeunes hommes qui, eux, vont mourir, dans quelques minutes. Je ne cherche pas à comprendre, je roule, sans parler, en regardant droit devant moi. Livide, Antoine n'a pas dit un mot. Il a compris que nous venons de passer très près de la mort, nous aussi.

Arrivés à l'hôpital international, une sensation étrange et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

coucher mais des canapés et un tapis dans la pièce centrale. Ce sera très bien pour nous trois. La nuit tombe. Nous sommes fatigués. J'ai du mal à dormir car je me dis que je n'ai aucune idée de ce qu'il va se passer maintenant. Je n'ai plus la notion du temps. Je regarde autour de moi et je distingue un petit crocodile taillé dans un bois noble. Il brille dans la pénombre. Ses dents sont blanches. Il est magnifique, je décide de le ramener si j'en sors vivant.

Dans la nuit, nous sommes réveillés pas des bombardements. Ils me paraissent lointains et en provenance du nord car je n'entends pas le bruit caractéristique au départ du coup dans le tube, ni le sifflement de l'obus dans sa trajectoire, juste le bruit de l'impact au sol. C'est très certainement du mortier de 81 mm.

Le lendemain matin, après une nuit assez courte et agitée, nous prenons un petit déjeuner comme nous pouvons et avec ce que nous trouvons. La matinée sera consacrée à faire un point de situation et un tour dans la ville. Je rencontre des « sœurs blanches missionnaires de Notre-Dame d'Afrique », parlant le français, qui ont l'air vraiment désespérées par la situation, ici, à Runyenghé. Je fais aussi la connaissance de sœurs « auxiliaires du Purgatoire ». Et en particulier sœur Bernadette. Elle m'explique que des centaines d'enfants et de réfugiés sont cachés un peu partout dans les maisons, dans les couvents, dans les toits, certains se sont même enterrés ! Elle est parfaitement au courant de l'avancée du F.P.Z. et que des massacres vont être perpétrés dès leur entrée dans Runyenghé. Elle sait aussi que les forces françaises sont arrivées au Zimbuya et qu'elles sont en chemin vers le centre du pays. Oui, mais où ? Et il faut faire vite. C'est une course contre la montre entre l'arrivée des forces françaises dans la Z.T.S. et l'arrivée du

F.P.Z. à Runyenghé.

Elle me supplie de faire quelque chose. Je convie sœur Bernadette à venir au centre de Coopération Clermont-Runyenghé où nous avons élu domicile pour le déjeuner. Pendant le repas, nous bâtissons un plan, ou plutôt elle bâtit un plan, devrais-je dire !

Sœur Bernadette me demande de l'emmener en voiture à la rencontre des forces françaises qui devraient progresser vers Byarhama et en provenance du Zimbuya. Pour moi, l'idée ne me paraît pas saugrenue. Mais comment faire pour l'essence ? Je n'en ai que très peu dans le réservoir du camion et je ne sais pas où en obtenir. Sœur Bernadette me répond, avec toute sa magnifique naïveté et désinvolture, qu'il n'y a qu'à se servir dans le régiment des Forces armées zuwanaises (les F.A.Z.) ou directement à la préfecture puisqu'ils ont tous fui !

Je regarde Antoine avec un léger sourire malicieux et lui répond « Antoine, tu viens avec moi et avec le camion. Si on arrive à rentrer dans le régiment, tu fonces faire le plein du camion pendant que moi, j'essaie de récupérer un autre véhicule. O.K. ? » Tout le monde a l'air d'accord, sauf Ziva qui me demande ce qu'elle fera pendant ce temps. Je lui rétorque gentiment qu'elle nous attend ici avec sœur Bernadette et qu'elle prépare notre départ de demain matin, c'est-à-dire de l'eau, de quoi manger, des couvertures.

Dès la fin du déjeuner, Antoine et moi-même partons en direction de l'entrée de la préfecture. Personne. La barrière est ouverte, pas de militaires ni de gardes. Nous entrons doucement et tranquillement. Mon instinct de militaire me guide

automatiquement vers la zone technique des véhicules. Et il y en a plusieurs, dont un type Renault 4×4 que je n'ai pas trop de mal à mettre en marche en forçant le démarreur. Merci à mes cours de « serrurerie », à Cercottes. Pendant que je fais tourner le moteur de mon nouveau véhicule, Antoine me fait signe que les pompes à essence fonctionnent. J'en profite pour faire le plein du mien aussi. Voilà, on peut partir, les pleins sont faits et nous avons un nouveau véhicule pour cette mission ultra-importante de sœur Bernadette. Je ne suis pas peu fier d'avoir volé un véhicule et de l'essence, mais pour la bonne cause ! Dès notre arrivée, Ziva est toute contente et nous félicite !

Ensuite, au retour de notre « braquage » et pendant le dîner, je bâtis un plan avec sœur Bernadette en vue de notre expédition du lendemain matin.

Mais sœur Bernadette se fait très impatiente. Je lui demande si elle est prête à partir ? Elle me répond un oui qui ne souffre pas d'attendre plus longtemps.

Je sais, pour avoir regardé la carte hier soir, que nous allons devoir passer par des montagnes et des cols. Il nous faut des pulls, des chandails, des affaires chaudes. Je n'ai rien à part un K-way ! Elle a juste son petit gilet bleu de sœur ! Elle me dit que ce n'est pas grave d'avoir un peu froid, on aura chaud après ! O.K., je prends un peu d'eau, la carte, une couverture, de quoi manger et nous partons. Antoine reste avec Ziva pendant ce déplacement un peu risqué.

L'aventure, incroyable ! Je ne sais pas ce qu'il va se passer. Je suis accompagné d'une religieuse qui n'a qu'une idée en tête : sauver ses 362 enfants cachés un peu partout dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

militaires.

Au petit matin de ce troisième jour dans Runyenghé, les véhicules militaires, de type transport de troupes, sont prêts et partent, conformément aux ordres donnés, avec leur cargaison d'enfants vers le Boulanga et les rescapés-réfugiés vers le Zimbuya.

Nous avons décidé de partir tous ensemble et en petit convoi vers Gukoséra au Zimbuya. Notre sympathique reporter française ferme « la marche » de notre colonne de trois véhicules escortée par les véhicules militaires.

Notre évacuation militaire entre Runyenghé et Gukoséra, en convoi, se fait sans trop d'encombre. La traversée du territoire ouest du Zuwanie, de Runyenghé jusqu'à la frontière avec le Zimbuya, sera entrecoupée de multiples « check-points » et de barrages sous le commandement de miliciens humumghi, ivres et drogués. Pas de heurts, juste une confrontation musclée qui tourne heureusement chaque fois à notre avantage.

Nous arrivons à Gukoséra mais ma mémoire est en train de basculer.

Il me semble, sans aucune certitude, avoir continué notre chemin vers le Boulanga et revoir nos jeunes collègues de l'antenne locale de Pota nous accueillir joyeusement. Mais le cœur n'y est pas. Quelque chose est brisé. Nous ne sommes plus les mêmes. Je suis ailleurs, dans un autre monde, mon cerveau a été court-circuité par je ne sais quoi, je suis sur une autre planète. Les jours qui suivent notre extraction du Zuwanie ne me marquent pas, ou plutôt ne m'ont pas marqué, car je n'en ai

aucun souvenir.

Je ne me souviens pas de mon retour en métropole, encore moins de la date. Ni comment je suis rentré, et encore moins par quel moyen aérien.

Une certitude confirmée bien des années après : Laurence Kraëmer et son cameraman restent dans Gukoséra, cette ville frontalière pour y préparer, monter et envoyer, le jour même de leur extraction par les militaires, leur reportage qui est diffusé le soir même au *Journal télévisé*.

Malheureusement et sur « demande » de sa direction journalistique, le lendemain matin, elle pénètre de nouveau au Zuwanie, par l'ouest et en venant de Gukoséra. Elle fait, en sens inverse, la route que nous venons d'emprunter.

Retour en enfer et « bon gré mal gré ». Elle conduit elle-même la jeep puisque son chauffeur ne veut pas les suivre. Son cameraman l'accompagne bien sûr. Elle croise les troupes françaises dans le sud de la Z.T.S. qui lui indiquent qu'il lui est impossible et dangereux d'aller plus loin dans à peu près deux kilomètres. Elle tombe, avec son cameraman, dans une embuscade en début d'après-midi à deux kilomètres de son dernier contact avec les troupes françaises. Elle est très sérieusement blessée par plusieurs rafales de kalachnikov et retenue prisonnière dans les montagnes à proximité de Runyenghé, pendant deux ou trois jours par le F.P.Z.

Puis, vu son état sanitaire critique, un lieutenant du F.P.Z. descend en mobylette spécialement de Matobo et la fait évacuer en véhicule. Épreuve difficile et très douloureuse. Dans la

capitale, les journalistes européens, arrivés en masse, la reconnaissent immédiatement et heureusement pour elle. L'homme fort du F.P.Z., le chef des rebelles et celui qui deviendra le président du Zuwanie, se déplace en personne pour analyser la situation sanitaire critique de la journaliste française. Laurence n'a jamais su qui a pris la décision ou donné l'ordre de l'évacuer vers la France, ou encore quelles furent les modalités particulières de son évacuation, mais, Dieu merci, elle sera sauvée. Dans son souvenir, vague et je peux le comprendre vu la souffrance qu'elle vient d'endurer, Laurence ne sait plus si ce sont les militaires de la M.I.N.U.Z. qui l'évacueront en avion type C160 de l'aéroport de Matobo, rouvert depuis peu par le F.P.Z., vers l'aéroport de Pota où un Falcon du gouvernement français l'attendra pour la rapatrier en France. Elle passera plus d'un an dans les hôpitaux militaires français mais sa jambe sera sauvée.

De mon côté et en repli stratégique au Boulanga, je me dis que sœur Bernadette, dont je n'ai plus de nouvelle, doit être contente et satisfaite de l'action des militaires. Sa mission de sauver les enfants de Runyenghé a été remplie. Et moi, je suis soulagé de savoir qu'un officier supérieur, parachutiste militaire de surcroît, a pris ses responsabilités et a correctement rendu compte à ses autorités de la gravité de la situation humanitaire dans la région de Runyenghé. J'ai le sentiment d'avoir accompli, en quelque sorte, une mission qui n'était pas prévue dans mon cadre d'action, et j'en suis fier.

Un an après, je suis décoré de la Croix de la Valeur militaire, avec une toute petite citation, à l'ordre du régiment, pour cette « action d'éclat » : avoir sauvé 362 enfants.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des brûlures profondes dans le bas du dos. Il gémit pendant trois jours, et subit les sarcasmes des anciens qui le traitent de larve et de cloporte. Il a tenu le coup et fut, vingt-cinq ans après, un des premiers de ma promotion de Saint-Cyr à être inscrit sur la « liste d'aptitude », pour être nommé général de l'armée française, dans l'arme du matériel !

Dès notre retour de cette « petite marche d'aération », il nous faut préparer la présentation de notre « bataillon des cadets de Saint-Cyr », appelé « Corniche Lyautey », aux officiels militaires et à nos familles. Cette cérémonie doit avoir lieu dans la cour d'honneur le samedi de notre première semaine.

Durant deux jours, notre emploi du temps est simple : soigner les plaies et apprendre à marcher au pas, malgré les ampoules ; préparer et repasser notre première tenue militaire, vierge de toute décoration ou artifice.

Notre prestation et notre défilé militaire ne furent certainement pas une réussite, mais je sais que mon grand-père, un ancien militaire, un « vieux chibani » aux dizaines de médailles pour faits de guerre, et mon père, également un ancien militaire, sont fiers de moi. Ma mère, elle, ne fait que pleurer.

« Mon pauvre chéri, qu'est-ce qu'ils t'ont fait, qu'est-ce qu'ils ont fait à tes cheveux ? »

À l'issue de ce premier week-end, mes parents me laissent, seul, livré à moi-même, et je débute ma carrière militaire par la petite porte.

Les premières semaines sont difficiles. Le matin à six

heures, réveil au clairon. Rasage, toilette, et direction la cafétéria en formation constituée, au pas cadencé et en chantant, même l'hiver sous la pluie. Café ou chocolat dans le fameux « quart militaire » avec du pain et du beurre. Les journées sont studieuses. Je suis en « math sup » et mes autres camarades sont en « lettres sup ». Le soir, il y a les « colles », les exercices oraux en salle de classe, puis les cours à réviser et les devoirs à faire en chambre. Sans parler des séances de sport pour ceux qui, comme moi avec le judo, se sont inscrits dans une discipline sportive.

Très rapidement, je me rends compte que ce n'est pas gagné. Mes résultats scolaires ne sont pas très brillants. Mes professeurs de terminale au lycée Louis-Légrand m'avaient bien prévenu : « Tu n'as pas vraiment le niveau pour rentrer en maths sup, il va falloir travailler beaucoup plus et faire des choix ! »

Dès le milieu de l'année scolaire, je frôle le niveau des « relégables », les postulants au redoublement. Non, il faut que je passe en « maths spéciales ». J'ai déjà fait le choix de ne pas sortir avec mes copains le week-end, de ne pas avoir de petite copine, de ne pas « faire le mur » pour aller « butiner » quelques jolies Aixoises, pour rester en chambre, travailler et rattraper mon retard. J'ai aussi fait le choix de réduire mes entraînements de judo à un seul par semaine. Je travaille tard, j'apprends tout par cœur. Quand je rentre à la maison, trois fois dans l'année car nous n'avons droit qu'à trois billets de train gratuits par an et en deuxième classe SNCF sans le supplément couchette, j'emporte du travail et je ne fais que réviser mes maths et ma physique.

En fin d'année, je suis juste en dessous de la moyenne, mais les autorités militaires et les professeurs me laissent une chance

et me font passer en deuxième année, au vu de mes efforts.

« Math spé », c'est l'année des concours et peut-être de la fin de mon parcours scolaire. C'est l'année du stress, des grandes fatigues intellectuelles. Mais c'est aussi l'année où je découvre ce que veut réellement dire « bosser un concours ». Pas de vacances, des journées de bachotage de dix-huit heures, des nuits courtes de quatre ou cinq heures, des repas pris sur le pouce. Sans relâche, il me faut essayer de comprendre le raisonnement d'une démonstration ou, à défaut, l'apprendre par cœur, faire tous les exercices possibles et imaginables, en chimie, en physique, en mathématique, sans négliger le français et l'anglais. Le sport, cette année-là, est mis de côté. Je ne parle même pas des filles, rien. Mon objectif est de réussir ma scolarité et mes concours pour quitter définitivement la « ville-dortoir » où se trouve ma famille. Je veux y arriver !

Cette année 1979, je ne me présente qu'à un seul concours, Saint-Cyr. Mes deux premières années dans le collège militaire d'Aix-en-Provence m'ont forgé à l'idée que je serai militaire et officier. Je rêve même, en secret, d'être officier dans un régiment parachutiste ou légionnaire. Nous sommes environ mille deux cents en France à nous présenter. Je donne tout ce que j'ai et tout ce que je sais.

Les résultats des épreuves écrites sont affichés, un mois plus tard, début juin, et agrafés traditionnellement sur les troncs des quelques arbres dans la cour d'honneur du collège. Lorsque ces résultats « tombent », la Terre s'arrête de tourner pour tous les cadets de la « Corniche Lyautey ».

Je vois certains de mes camarades repartir en hurlant de joie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mortellement et aurait trempé ses plumes dans son propre sang juste avant de mourir pour rappeler qu'il était fier d'avoir servi sa Patrie et son École, la Spéciale !

Une autre tradition, moins officielle, dit que le plumet des saint-cyriens a deux couleurs car il sert au jeune cyrard à déclarer sa flamme à sa promise en lui donnant une de ses plumes, l'une blanche pour demander un baiser, l'autre rouge pour demander une nuit d'amour. Je ne sais plus pourquoi mais mon propre plumet de casoar, toujours fièrement déposé dans la vitrine du hall d'entrée de mon appartement, est beaucoup plus blanc que rouge...

Le lendemain de cette cérémonie nocturne, lourde d'émotion, concorde avec le 11 Novembre et son traditionnel défilé. Pour l'occasion, le 2<sup>e</sup> bataillon, celui des jeunes cyrards et donc le mien, est réquisitionné pour défiler à Rennes. Nous n'avons pas dormi de la nuit. Je pense qu'il va falloir récupérer et vite.

Nous débarquons des bus dans le centre-ville. Pour la première fois, depuis que nous avons intégré Saint-Cyr ; nous nous retrouvons tous avec la permission de nous parler ! Pendant le bahutage, pas un mot, pas le droit de parler avec ses amis des autres sections ou de l'autre compagnie ! Alors, à la descente de ce bus, c'est la basse-cour, ça caquette, ça jacasse, ça piaille, ça cause, ça parle de tout et de rien mais c'est heureux. Oui, nous sommes heureux de nous revoir, en G.U. Enfin !

La prise d'armes et le défilé sont une pure formalité. Nous avons été tellement formés au pas cadencé, aux séances d'ordre

serré, au maniement des armes, que nous sommes parfaits. L'unique problème réside dans notre extrême fatigue, certains dorment debout. Mon camarade de chambre, appelé « petit cos », a déjà la fâcheuse tendance à s'endormir facilement mais là, il dort n'importe où et n'importe quand. À Rennes, il ne pleut heureusement pas, mais il fait froid. Nous sommes statiques pendant cette cérémonie. Seules nos plumes rouges et blanches, toutes fraîchement sorties de leur « boîte cylindrique », volettent et donnent une apparence de mouvement dans ce bataillon uniforme et immobile. Mais voilà, mon camarade de chambre s'endort, à côté de moi, debout. La prise d'armes est une cérémonie en armes. Et nos voraces nous ont fait mettre les baïonnettes au bout du F.A.M.A.S. (fusil d'assaut de la Manufacture d'armes de Saint-Étienne, communément appelé le « Clairon »). Je vois mon camarade commencer à fermer un œil, puis deux, puis à se balancer en avant en arrière. Je ne peux pas bouger. Que faire ? Le laisser tomber en risquant de blesser quelqu'un ? Nous sommes trois à l'entourer et à le voir, sans pouvoir bouger. J'essaie de lui parler, de le réveiller, d'attirer son attention pour qu'il ne tombe pas. Ce petit manège stressant va durer quarante minutes. Mais il ne tombera pas. Dans le bus qui nous ramène à Coëtquidan, je vais le voir. Il dort bien entendu. Je le réveille en le secouant et lui dit fermement qu'il nous a fait très peur et qu'il aurait pu blesser quelqu'un. À ma grande stupéfaction, il me répond qu'il est désolé mais qu'il ne se souvient de rien. Il a réellement dormi debout !

\*

Mes deux années de formation à Saint-Cyr (1980-1982) seront très certainement celles qui auront forgé mon propre caractère : rigueur, honnêteté intellectuelle, abnégation et

respect de la mission. Certaines de ces qualités ont été collées à ma personnalité « à coups de marteau » mais elles sont toujours bien présentes et j'en suis très fier.

Notre calendrier de saint-cyrien est très chargé. Notre formation se déroule sur deux années et s'articule sur une alternance de deux « pavés » majeurs : l'instruction militaire et l'instruction générale complétées d'une composante « Sport ». Il est clair dans ma tête que j'ai fait un choix.

Je m'investis totalement dans les cours d'instruction des manœuvres militaires et dans le sport, en délaissant totalement l'instruction générale ou les cours d'enseignement scolaire (que nous appelons la « pompe ») comme l'histoire militaire, les mathématiques, l'électronique, l'anglais... Je fais une exception pour les cours de pédagogie, car je sais que j'en aurai besoin dans ma future vie d'officier.

Les conditions de vie « sur le terrain » en Bretagne sont difficiles. Il pleut très souvent, il fait froid, et l'hiver commence dès la mi-octobre pour se terminer mi-mai ! Les nuits « à la belle étoile » ne sont pas vraiment reposantes. On dort peu, on « crapahute » beaucoup, on souffre de temps en temps mais c'est notre vie, c'est la vie que j'ai choisie et que j'aime. Lors d'une marche de cent kilomètres, sous la pluie et le froid, après deux nuits blanches et les pieds en sang, avec un sac à dos de quarante kilogrammes qui vous cisaille les épaules et les reins, la seule manière de tenir le coup est de se dire que, de toute façon, cette épreuve aura une fin, que la douche en rentrant sera délicieuse, qu'on en rigolera avec les copains autour d'une bonne bouteille de vin au restaurant. Je n'ai pas le droit de me plaindre car mes anciens, ceux qui ont souffert dans les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

accent chantant du Sud, me plaît bien et attire mon attention. Je me lève pour aller boire un café au compartiment « buvette » et, comme par hasard ou par magnétisme, je vois qu'elle fait de même et vient boire un café à côté de moi.

Bien évidemment, j'entame la discussion et nous faisons connaissance. Le voyage en train m'aura paru court car, très rapidement, j'arrive à Marseille où il faut que je prenne une correspondance pour me rendre à Aix. J'ai juste le temps de prendre son nom, son téléphone, lui demander où elle habite et enfin si elle a envie de me revoir. Vu sa mine réjouie et le baiser qu'elle me donne sur la bouche, j'en conclus que oui ! Mais Nice, où elle habite, ce n'est pas la porte à côté ! Elle travaille à la poste de Nice. Il va falloir que j'étudie ça de près pour m'y rendre. Je ne peux pas laisser passer une « occasion » comme celle-là !

Enfin, j'arrive à Aix-en-Provence. Dès mon arrivée au collège militaire, je suis fier de porter mon uniforme de lieutenant. Tous les jeunes « cadets » – grade porté par tout élève préparant les grandes écoles militaires – me saluent avec respect. Et je leur rends avec fierté ce respect par le même salut. Je les entends tous dire à voix basse « hé, t'as vu, c'est Jouan, tu te rappelles, c'est un de nos “Grands Anciens”, il était au collège il y a trois ans, regarde, il est lieutenant parachutiste maintenant, la classe ! »

C'est vraiment impossible de ne rien ressentir dans ces moments-là. Je monte les escaliers de la grande entrée avec ma valise contenant uniquement mon képi, une chemise blanche, une cravate noire et ma tenue bleue, la tenue des officiers pour les soirées et cérémonies de nuit. Je me retrouve dans la grande

cour carrée où aura lieu la commémoration. J'ai des frissons, et des milliers de souvenirs me reviennent. J'ai passé quand même trois ans de ma vie ici, dans ces vieux bâtiments, dans ces dortoirs de six ou douze lits, dans cette cour à répéter des prises d'armes, des défilés militaires. J'y ai vécu des grands bonheurs et j'ai sué plus d'une fois pour arriver là où je suis arrivé aujourd'hui. Je sais que c'est toujours une très grande cérémonie, rigoureusement préparée des semaines à l'avance. Le « gratin » du Sud-Est de la France y est invité, ainsi que les plus jolies filles de la région...

À peine arrivé dans la chambre que l'on m'avait attribuée, je reconnais quelques copains qui, comme moi, ont usé leurs culottes sur les bancs du collège et ont réussi Saint-Cyr. D'autres qui n'ont pas réussi ont fait une autre école militaire comme l'École militaire interarmes (E.M.I.A.) ou l'École nationale des sous-officiers d'active (E.N.S.O.A.). Tous viennent fêter ça dignement avec les cadets, les jeunes « Zippo ». Ils sont en extase devant des jeunes cyrards, des « bazars » en tenue de saint-cyrien, portant le Grand Uniforme (le G.U.) et les fameuses plumes de casoar sur leur shako.

Ils les regardent s'habiller comme s'ils étaient des dieux. Moi, en tenue bleue de lieutenant, je ne les intéresse plus. Leurs yeux n'en ont que pour les plumes rouges et blanches qui flottent devant eux. Et je trouve cela normal, j'étais à la place de ces jeunes cyrards deux ans auparavant. Et j'étais fier qu'on me regarde.

Avant le début des cérémonies, tous les « anciens » se retrouvent sur le magnifique cours Mirabeau pour boire notre traditionnelle bière.

La nuit est tombée et la cérémonie va bientôt commencer. On nous demande de rejoindre nos emplacements.

Magnifiques, splendides, émouvants, je n'ai pas de mots pour décrire ces instants que je suis en train de revivre. Il fait froid et nous ne sommes pas très couverts. Les frissons ne sont pas tous dus au froid mais également à l'émotion et à la solennité de la cérémonie. Je ne vois pas passer les deux heures. Seuls mes pieds engourdis me font comprendre qu'il serait temps de se mettre au chaud. Dès la fin de la cérémonie avec le traditionnel « à la disposition des commandants d'unité », je romps les rangs et me réfugie dans le hall du réfectoire où a lieu un cocktail géant. Tout a été décoré pour camoufler ce grand bâtiment qui sert à nourrir, du matin au soir, un demi-millier d'étudiants militaires, de la seconde à la terminale puis tous les « cadets », c'est-à-dire les « prépa lettres » ou « prépa science ». De la musique, des tentures, des lumières colorées, tout est là, prêt pour une grande nuit...

Durant ce cocktail je scrute, j'observe, tel le chasseur embusqué j'étudie qui sera ma « proie »... J'enchaîne les boissons, les discussions avec des anciens copains ou cadres du collège, des camarades de Saint-Cyr, et enfin, avec des jeunes filles qui ne demandent qu'à... se marier avec un jeune et beau saint-cyrien ! Attention, nos « voraces » à Saint-Cyr nous ont bien prévenus, méfions-nous du « coup du canapé » orchestré par leur père. Avec mes copains Loubès, Lhôte, Hector et bien d'autres, nous commençons à nous allumer. La tension monte, le degré d'alcool aussi et les rencontres avec les jolies filles également. Très rapidement, nous éliminons celles qui ont un « papa colonel », celles qui cherchent un mari, celles n'ayant absolument aucun « peps » pour ne retenir que celles qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est d'ailleurs pendant ce deuxième voyage à Monaco et pendant un dîner en amoureux sur le port de Beaulieu, en ce 1<sup>er</sup> mai 1984, que je lui ai demandé de devenir ma femme et de connaître ses parents pour demander sa main à son père.

Nous nous sommes mariés le 10 novembre 1984 en l'église Saint-Charles de Monaco et notre union a été bénie par le père Penzo.

Cela fait 28 ans que nous sommes mariés, contre vents et marées, et j'espère que cela durera encore très longtemps !

## **Chapitre 8**

# **LE DÉCÈS DE MA SŒUR SYLVIE, L'INCOMPRÉHENSION**

Enfin quelques jours de repos avec Jacqueline. Nous sommes le 20 mars 1990. C'est le printemps. Il est dix-neuf heures.

Nous habitons ce délicieux petit appartement qui plaît tant à Jacqueline et qu'elle a choisi à notre arrivée à Orléans, rue de Coulmiers. Je suis affecté depuis presque trois ans au centre parachutiste d'entraînement spécialisé de Cercottes (11<sup>e</sup> Choc). Je viens de rentrer d'une mission « de routine » et j'ai droit à quelques jours de repos. Notre fille Marie-Aude est encore toute petite et dort dans son petit lit. Nous sommes heureux.

Ces quelques jours de repos sont consacrés à percer, planter, visser et poser des nouveaux meubles. Nos journées de vacances sont merveilleuses. Marie-Aude joue et égaie nos journées de ses premiers mots et de ses grands sourires. Nous nous promenons avec le landau sur les bords de Loire. J'essaie de rattraper le temps en raison de mes absences militaires et de bricoler tout ce que Jacqueline me demande depuis plusieurs mois.

Cette journée s'achève, le téléphone sonne et Jacqueline décroche :

« Bonsoir Papeu, oui, c'est Jacqueline. Thierry ? Oui, il est là, je vais vous le passer, bonsoir et bisous. »

« Bonsoir papa, c'est Thierry, comment ça va à Mérindol ? »

Après quelques secondes de silence, qui me paraissent très étranges, papa me dit sans s'arrêter, comme s'il avait pris sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les mois passent, les années aussi et ma candidature n'est toujours ni étudiée, ni acceptée au Palais et je n'ai toujours pas été reçu pour un entretien, appelé « audience » au Palais Princier, avec une personne de la Famille Princière. Et pourtant, ce test avec les festivités de 1997 a été jugé favorable. Je ne dis pas que c'est une réussite et je n'avais aucune promesse de contrat formel mais que dois-je en penser ?

Je suis enfin appelé en février 1999 par le chambellan. Le colonel me demande de venir à Monaco quelques jours pour une possible audience avec Leurs Altesses Sérénissimes le Prince Rainier et le Prince Albert. Je demande quatre jours de congé à mes supérieurs et sur mes droits, week-end inclus, mais je ne parle à personne de l'objet de mon déplacement en Principauté. Je dois être là, être « prêt à », mais sans aucune certitude d'être reçu par Leurs Altesses Sérénissimes. Rien de sûr mais je prends quand même le risque ! Je descends en train de nuit et je me mets en *stand-by* chez Olga. J'attends pendant trois jours, difficilement. C'est au soir de la veille de mon départ que le téléphone sonne, enfin, pour me demander de me présenter au Palais le lendemain à 11 h 30. Mon train de retour pour Orléans est dans l'après-midi, à 16 h 30. Cela devrait aller.

Je me présente à la conciergerie du Palais Princier à 11 h 15. Les quinze minutes d'avance réglementaires. Je porte un très beau costume d'hiver, un « trois-pièces », mon premier d'ailleurs. Nous sommes en hiver mais j'ai chaud et je transpire. À l'heure précise, un appariteur vient me chercher pour me conduire au 2<sup>ème</sup> étage, dans le bureau du chambellan. Il entame une discussion très fraternelle, presque paternelle, sur l'audience qui va m'être, peut-être, accordée. Peut-être, car rien n'est encore sûr, incroyable ! Une chose est sûre, le Prince

Albert n'est pas là et seul le Prince Souverain peut me recevoir. En attendant, le colonel m'explique comment m'adresser au Souverain, comment je dois L'appeler, ce que je dois dire et ne pas dire. Il me conseille sur les sujets brûlants à éviter ou sur lesquels faire très attention. Quelques minutes plus tard, qui me paraissent des heures, le vieux téléphone grenat à cadran circulaire sonne. Je vois le colonel se lever instantanément et se mettre presque au « garde-à-vous » !

« Colonel Lamblin, j'écoute... Bonjour Votre Altesse, oui, il est avec moi. Je vous l'envoie de suite, Monseigneur, nous arrivons. »

Bien, il faut y aller et je ne me sens pas vraiment très rassuré !

Moi, le lieutenant-colonel frais émoulu de l'armée française, je vais être reçu par le Souverain de cet État, S.A.S. le Prince Rainier III. Après avoir traversé l'aile Est dans toute sa longueur, nous empruntons l'escalier exigü et descendant qui nous amène directement devant le bureau de Mme Francine Siri, sa secrétaire privée depuis toujours. Elle nous dit bonjour sans sourire et se lève pour ouvrir la porte donnant accès au magnifique bureau du Prince. Il y règne une atmosphère stricte de travail mais surtout une odeur de cigarette. Je suis un ancien fumeur et mon odorat ne me trompe jamais. Le Prince Souverain m'attend debout et me tend Sa main pour me saluer,

« Bonjour colonel, comment allez-vous ? »

Je suis ridiculement paralysé mais j'arrive à Lui répondre :

« Bonjour Votre Altesse, merci, je vais bien »

Je ne peux en dire plus tant ma gorge et ma langue sont complètement desséchées. Très rapidement, je regarde autour de moi et je découvre une magnifique pièce doucement éclairée par cette éclatante et spécifique lumière de février, embellie par plusieurs peintures aux murs et quelques somptueuses statues de bronze. Je remarque également une multitude de maquettes, des dizaines de photographies, des dossiers et des projets en tout genre posés avec ordre. Je ne connais pas encore parfaitement Monaco et j'ai du mal, sur le moment, à faire un rapprochement concret avec la Principauté mais, désormais j'en suis sûr, ce sont les maquettes du futur port de Monaco avec la nouvelle digue et sa contre-jetée. Il y a aussi les maquettes des futurs logements domaniaux de Fontvieille qui verront le jour des années après.

Le Prince me montre un siège devant une grande table où des dizaines de dossiers s'accumulent en bout de table. « Asseyez-vous, colonel ». Sans m'en rendre compte, la secrétaire et le chambellan se sont effacés et m'ont laissé seul avec le Chef de l'État. J'entre dans une autre dimension, je suis en face d'un homme puissant, d'un charisme naturel, et qui me regarde dans les yeux en me posant ses questions. Des questions directes, sans fioritures, qui me mettent parfois très mal à l'aise. Elles ont au moins le mérite d'avoir un rapport avec l'objet de ma visite : ma possible fonction auprès de son fils S.A.S. le Prince Héritaire Albert comme son deuxième aide de camp.

Entre deux bouffées de cigarette, le Prince Rainier me questionne, de sa voix légèrement tremblotante mais très imposante, alternativement sur ma vie privée, sur mon parcours professionnel et enfin sur ce que je pourrais apporter de plus à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

maladie. Je suis tellement heureux d'avoir participé à cette action que je ne me pose plus la question de savoir « comment » cela est arrivé.

Actuellement, papa a des problèmes de vision. Ses yeux ne lui permettent pratiquement plus de voir et, lui aussi, sombre dans une dépression tout à fait compréhensible. Il s'est occupé de maman et l'a toujours soutenue, pendant sa maladie, parfois en utilisant la politique de l'autruche. Tout le monde voyait dans quel état névrotique se trouvait maman, même ses petits-enfants s'en rendaient compte, mais papa persistait en disant qu'il ne voyait rien !

J'en remercie le ciel chaque jour qu'Il nous donne, le fait d'avoir sorti maman de son état dépressif. Ce miracle est double car, en étant redevenue elle-même, elle peut désormais s'occuper de papa, lui-même dépressif, qui se trouve, *de facto*, dépendant de maman.

\*

Il est vrai que cette vie, parfois, aussi magnifique soit-elle, vous entraîne ou vous oblige à « faire » des choses pour lesquelles votre éducation chrétienne ne vous avait pas préparé.

À deux reprises, je me suis détourné de la foi, à deux reprises, j'y suis retourné. J'ai risqué ma vie, j'ai donné la mort au service de la France. Je sais que je dois continuer et terminer ce travail intérieur de recherche commencé en Afrique. Je pense avoir terminé ma reconstruction physique et psychique.

À la question « Ai-je fait des erreurs ? » la réponse est sans

aucun doute, oui. Je pense y avoir répondu longuement.

À la question « Ai-je réussi ma vie ? » je répondrais oui et non. L'important était de faire ce premier bilan de manière à pouvoir continuer, dans la deuxième partie de ma vie, à atteindre le but que je me suis maintenant fixé.

À la grande différence de certaines histoires mystico-religieuses, je sais maintenant où je dois aller, je sais à quoi correspond mon « Saint Graal », je sais quel est le nouveau sens de ma vie.

Mon « mentor » actuel, Matéo Mornar, grand sculpteur et fidèle ami, n'arrête pas de me répéter depuis cinq ans la morale de l'apologue (Le grillon) de Jean-Pierre Claris de Florian « Pour vivre heureux, vivons cachés ». Il a raison. De la même manière, dans les phases difficiles de ma vie ou lorsque je n'ai pas le moral, Matéo me soutient en me disant presque paternellement : « Crois en toi, laisse faire les choses, tout se rétablira normalement ».

Je fais partie de ces personnes, épicuriennes, qui ont pris du plaisir à voyager, beaucoup voyager, pendant plus de vingt-cinq années. J'ai visité probablement plus d'une centaine de pays, certains plusieurs fois, et j'ai séjourné, éloigné de ma famille, pendant plus de huit ans en cumulant tous ces voyages.

Désormais je veux la quiétude, la sérénité et j'aspire à la tranquillité.

Je souhaite ne plus travailler dans l'ombre, aussi importants soient les enjeux, pour exister réellement.

J'aspire désormais à la plénitude d'une vie ouverte, épanouie et dans la lumière.

La métamorphose entamée en Afrique est terminée. Après une vie passée dans l'ombre, je commence une vie « éclairée » de l'amour des miens, une vie calme et normale.

Je passe de longs moments avec mon fils Arnaud à chahuter, à discuter, à le conseiller comme un homme qu'il est devenu et Marie-Aude, ma fille, m'a dit récemment « papa, je t'aime ». Quel bonheur ! car je sais que cet amour est pour moi, à moi et uniquement pour moi, elle me l'a dit. Elle me l'a enfin dit.

J'ai enfin fait la paix avec moi-même, avec mes cauchemars, j'ai pardonné à ceux qui m'ont blessé, je me sens bien désormais.

*Deo gratias !*

# TABLE DES MATIÈRES

Dédicace

Introduction – La prise de conscience

Chapitre 1 – L'état de choc

Chapitre 2 – L'Afrique, ma métamorphose

Chapitre 3 – Premier retour en arrière, le saut vers l'inconnu

Chapitre 4 – Le 11<sup>e</sup> régiment parachutiste de choc, le service  
Action

Chapitre 5 – Quelques missions cauchemardesques

Chapitre 6 – Deuxième retour en arrière : Saint-Cyr et l'armée  
française, ma deuxième famille

Chapitre 7 – Ma rencontre avec Jacqueline

Chapitre 8 – Le décès de ma sœur Sylvie, l'incompréhension

Chapitre 9 – Retour à la case départ, Monaco

Conclusion – Que retenir, côté humain, de toutes ces années,  
que me reste-t-il à faire ?